

NOVEMBRE 1994

LE COURRIER DE L'UNESCO



BELGIQUE: 160 FR. CANADA: 5,75 \$. CÔTE D'IVOIRE: 1540 CFA. CAMEROUN: 1760 CFA. GABON: 1760 CFA. MAROC: 32 DH. LUXEMBOURG: 158 FLUX. SUISSE: 6,50 FS. PORTUGAL (CONT.): 700 ESC.

nomades une liberté surveillée

ENTRETIEN AVEC
MYUNG-WHUN CHUNG

PATRIMOINE
LE MONASTÈRE D'ALCOBAÇA

ENVIRONNEMENT
**PROTÉGER LES FORÊTS
TROPICALES**

M 1205 - 9411 - 22,00 F



Pour cette rubrique **CONFLUENCES**, envoyez-nous une photo (composition photographique, peinture, sculpture, ensemble architectural) où vous voyez un croisement, un métissage créateur, entre plusieurs cultures, ou encore deux œuvres de provenance culturelle différente, où vous voyez une ressemblance, ou un lien frappant. Accompagnez-les d'un commentaire de deux ou trois lignes. Nous publierons chaque mois l'un de vos envois.



Floresta

(1991-1992)

technique mixte sur disque de bois,
diamètre: 50 cm,
de Virginia Ryan Izzo



Ces disques peints font partie d'une série, intitulée «Floresta», qui en comptait 36 en 1993. L'ensemble, exécuté à Belgrade, se veut un hommage à toutes les personnes «dépossédées et menacées». C'est également le «journal visuel» d'une artiste voyageuse, qui écrit: «L'Australie et ses Aborigènes, l'Alexandrie gréco-romaine et la Haute Egypte ancienne, l'Amérique du Sud et la Méditerranée: j'espère que mes peintures sur disque reflètent la fascination que ces cultures m'inspirent et l'enrichissement intérieur que je leur dois. Quoique née en Australie, j'ai passé en effet en grande part de ma vie dans des cultures et des civilisations radicalement différentes.»



Notre couverture: flottille de Moken, un peuple de nomades marins habitant l'archipel des Mergui, entre Thaïlande et Myanmar.

Couverture de dos: Touaregs de l'Air, massif montagneux du Sahara méridional (Niger).

5 Entretien avec **Myung-Whun Chung**

36 MÉMOIRE DU MONDE **Le monastère d'Alcobaça**

par José Augusto Seabra

41 ESPACE VERT **Comment protéger les forêts tropicales?**

par France Bequette

34 ACTION UNESCO

39 REPÈRES INTERNATIONAUX **L'ABC de l'avenir**

44 ANNIVERSAIRE **Rabelais ou le rire de l'érudit**

par Alain Frontier

46 ARCHIVES **Marie Curie**

L'esprit d'aventure

48 NOTES DE MUSIQUE **La voix libératrice**

Catherine Françaix répond aux questions d'Isabelle Leymarie

49 LE COURRIER DES LECTEURS

NOMADES

une liberté surveillée

8

8 Les nomades face à l'État moderne **Une liberté qui dérange** par André Bourgeot

12 **Touaregs: vies silencieuses** photos de Frances Dal Chele

14 **Comment les Moken prirent la mer** par Jacques Ivanoff

17 **Le retour des Bédouins?** par Riccardo Bocco et Ronald Jaubert

21 L'odyssée européenne des Tsiganes **Les gens du Voyage** par Patrick Williams

25 **Les Makus de la forêt tropicale** par Howard Reid

29 **Terres d'Afrique: espaces collectifs ou exploitations privées?** par John Galaty

33 Pour en savoir plus sur les nomades

Consultant: André Bourgeot

35

La chronique de Federico Mayor

47^e année

Mensuel publié en 30 langues et en braille par
l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la
science et la culture.

31, rue François Bonvin, 75015 Paris, France.

Téléphone: pour joindre directement votre correspondant,
composez le 45.68 ... suivi des quatre chiffres qui figurent entre
parenthèses à la suite de chaque nom.

Télécopie: 45.66.92.70

Directeur: Bahgat Elnadi
Rédacteur en chef: Adel Rifaat

RÉDACTION AU SIÈGE

Secrétaire de rédaction: Gillian Whitcomb

Français: Alain Lévêque, Neda El Khazen

Anglais: Roy Malkin

Espagnol: Miguel Labarca, Araceli Ortiz de Urbina

Rubriques: Jasmina Sopova

Unité artistique, fabrication: Georges Servat (47.25)

Illustration: Ariane Bailey (46.90)

Documentation: José Banaag (46.85)

Relations éditions hors Siège et presse: Solange Belin
(46.87)

Secrétariat de direction: Annie Brachet (47.15),

Assistante administrative: Theresa Pinck

Éditions en braille (français, anglais, espagnol et
coréen): Mouna Chatta (47.14).

ÉDITIONS HORS SIÈGE

Russe: Irina Outkina (Moscou)

Allemand: Dominique Anderes (Berne)

Arabe: El-Said Mahmoud El Sheniti (Le Caire)

Italien: Mario Guidotti (Rome)

Hindi: Ganga Prasad Vimal (Delhi)

Tamoul: M. Mohammed Mustapha (Madras)

Persan: Akbar Zargar (Téhéran)

Néerlandais: Claude Montrieux (Anvers)

Portugais: Benedicto Silva (Rio de Janeiro)

Ourdou: Wali Mohammad Zaki (Islamabad)

Catalan: Joan Carreras i Martí (Barcelone)

Malais: Sidin Ahmad Ishak (Kuala Lumpur)

Coréen: Yi Tong-ok (Séoul)

Kiswahili: Leonard J. Shuma (Dar-es-Salaam)

Slovène: Aleksandra Kornhauser (Ljubljana)

Chinois: Shen Guofen (Beijing)

Bulgare: Dragomir Petrov (Sofia)

Grec: Sophie Costopoulos (Athènes)

Cinghalais: Neville Piyadigama (Colombo)

Finois: Marjatta Oksanen (Helsinki)

Basque: Juxto Egaña (Donostia)

Thaï: Duangtip Surintatip (Bangkok)

Vietnamien: Do Phuong (Hanoi)

Pachto: Nazer Mohammad Angar (Kaboul)

Haoussa: Habib Alhassan (Sokoto)

Ukrainien: Volodymyr Vasiliuk (Kiev)

Galicien: Xavier Senín Fernández (Saint-Jacques-de-Compostelle)

VENTES ET PROMOTION

Abonnements: Marie-Thérèse Hardy (45.65), Jacqueline

Louise-Julie, Manichan Ngonekeo, Michel Ravassard, Mohamed

Salah El Din

Liaison agents et abonnés: Ginette Motreff (45.64)

Comptabilité: (45.65). Magasin: (47.50)

ABONNEMENTS. Tél. : 45.68.45.65

1 an: 211 francs français. 2 ans: 396 francs.

Pour les pays en développement:

1 an: 132 francs français. 2 ans: 211 francs.

Reproduction sous forme de microfiches (1 an): 113 francs.

Reliure pour une année: 72 francs.

Palement par chèque bancaire (sauf Eurochèque), CCP ou

mandat à l'ordre de l'UNESCO.

Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condition
d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention «Reproduits du
Courrier de l'UNESCO», en précisant la date du numéro. Trois justificatifs
devront être envoyés à la direction du Courrier. Les photos non copyright
seront fournies aux publications qui en feront la demande. Les manuscrits
non sollicités par la Rédaction ne seront renvoyés que s'ils sont accompa-
gnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le
Courrier de l'UNESCO expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas
nécessairement celles de l'UNESCO ou de la Rédaction. Les titres des articles
et légendes des photos sont de la Rédaction. Enfin, les frontières qui figu-
rent sur les cartes que nous publions n'impliquent pas reconnaissance offi-
cielle par l'UNESCO ou les Nations Unies.

IMPRIMÉ AU LUXEMBOURG (Printed in Luxemburg)

DEPOT LÉGAL: C1 - NOVEMBRE 1994.

COMMISSION PARITAIRE N° 71842 - DIFFUSÉ PAR LES N.M.P.P.

Photocomposition, Photogravure: Le Courrier de l'UNESCO.
Impression: IMPRIMERIE SAINT-PAUL, 2, rue Christophe Plantin
L-2988 Luxembourg

ISSN 0304-3118

N° 11-1994-OPI-94-531 F

Au fil des mois

Les nomades se trouvent partout placés en porte à faux. Par rapport à l'Etat, qui tend à les fixer, à les intégrer, à les contrôler. Vis-à-vis de la société sédentaire, qui se méfie d'eux parce qu'elle ne les comprend pas. Au regard d'une conception étroite de la civilisation moderne, qui ne reconnaît que ce qui est localisé, prévisible et programmable.

Confinés aux marges du système économique, habitués à un mode de vie frugal et aléatoire, rasant les frontières, fuyant les contrôles, occupant le plus souvent des sols peu productifs, comment se fait-il que les nomades résistent encore à toutes les pressions de la société contemporaine? Mieux, qu'ils la défient, en assumant ce qu'elle rejette, en exaltant les valeurs et les codes dont elle n'a plus l'usage, en se fondant toujours plus dans les vastes paysages — déserts, forêts, lacs, steppes — qui pour cette société ne sont que territoires hostiles et qui, pour eux, sont espaces de vie et de beauté, de poésie, de liberté.

Ce numéro du *Courrier* esquisse quelques-unes des réponses que nous donnent les nomades. Mais peut-être suggère-t-il, par-delà les visages de leur errance, une réflexion plus générale sur la différence — et la difficulté de la vivre aujourd'hui, sur l'intolérance rampante entre voisins, entre cousins; sur le refus angoissé de tout ce qui ne nous ressemble pas assez, parce que nous avons trop peur de lui ressembler.

Les nomades posent leur propre regard sur nous. Et ce regard nous incite, avec insistance, à nous demander ce que serait un monde d'où l'Autre serait banni; un monde qui ne serait que la répétition indéfinie du même. On n'y mourrait pas seulement d'ennui. On y mourrait par incapacité de s'adapter, de changer, de se renouveler face aux incessants défis de la vie. Pour la société, comme pour l'organisme, la diversité est une condition absolue de survie. Ce que les nomades s'efforcent, depuis quelques millénaires, de nous rappeler.

BAHGAT ELNADI ET ADEL RIFAAT



MYUNG-WHUN CHUNG

répond aux questions de
Claude Glayman

A la fin de la première de *Simon Boccanegra* de Verdi, le 19 septembre 1994, dirigée par Myung-Whun Chung à l'Opéra-Bastille de Paris (France), une immense ovation a salué, de manière inoubliable, une soirée pas comme les autres. Il s'agissait, en effet, de la dernière œuvre conduite par le jeune chef d'orchestre coréen (si l'on excepte une pièce d'Olivier Messiaen, *Concert à quatre*, dédiée à M. Chung et créée par ses soins le 26 septembre) au titre de directeur musical de cette institution.

Myung-Whun Chung avait succédé, en 1989, à Daniel Barenboïm, comme directeur musical de l'Opéra-Bastille, et dirigé le spectacle d'ouverture, *Les Troyens* de Berlioz. Mais en 1994 on a doté l'Opéra-Bastille d'un nouveau statut, avec nomination d'un directeur, responsable unique. Hugues Gall, qui préside aux destinées du Grand Théâtre de Genève (Suisse), a été nommé à ce poste dont l'occupation sera effective à compter d'août 1995.

Pour les observateurs, un conflit paraissait inévitable dans la mesure où une dualité d'autorités opposait désormais deux fonctions et leurs titulaires. En mars 1994, en effet, des discussions commençaient entre la direction de l'Opéra-Bastille et Chung, conflit qui aboutira en août au départ forcé du chef coréen.

Né en Corée en 1951, l'homme est plutôt réservé et se montre parcimonieux de son temps, comme si, à ses yeux, seuls importaient la musique et l'effort nécessaire et constant pour atteindre à la perfection. Mais son art n'est pas la seule et unique préoccupation de Myung-Whun Chung:

«Je suis venu au monde quelques mois après le début de la guerre de Corée. Mes parents — ma mère était originaire de Corée du Nord — avaient bien saisi la portée générale des événements. Aujourd'hui encore, 40 ans après cette tragédie, je reste très attaché à la réunification de mon pays, même si j'ai le sentiment que le processus en sera plus long et plus difficile que pour l'Allemagne.

«Je m'interroge, sans pouvoir apporter de réponse, sur le pourquoi de cette division et de cet antagonisme entre gens du même peuple, qui partagent la même civilisation, la même histoire, la même langue. C'est la politique qui est à l'origine de tout cela — et l'erreur politique se paye très longtemps.»

Chung a été attiré très tôt par la musique, par inclination personnelle autant que sous l'influence du milieu familial: conviction des parents et présence forte de deux sœurs aînées devenues des instrumentistes de renom. Lui se destine simultanément au piano et à la baguette de chef d'orchestre. Après un premier séjour aux Etats-Unis en 1968, c'est en tant que pianiste qu'il se rend à

Moscou pour tenter sa chance au redoutable concours Tchaïkovski:

«On devinait aisément que ce concours comptait beaucoup pour les autorités de l'époque, et qu'il était très important à leurs yeux qu'un Russe enlève le Premier Prix. Cet aspect outrageusement patriotique de la rencontre avait quelque chose de choquant et de tout à fait contraire au caractère universel, cosmopolite de la musique.»

■ *Comment expliquez-vous votre passion pour une musique née sur un autre continent: l'Europe?*

— Je baignais déjà dans la musique classique avant même de naître. Elle m'a été un langage naturel avant de devenir un code

DISCOGRAPHIE

Camille Saint-Saens: *Samson et Dalila*, Plácido Domingo, Waltraud Meier, Alain Fondar, Samuel Ramey et autres, Chœur et Orchestre de l'Opéra-Bastille, direction Myung-Whun Chung, un coffret de 2 CD EMI.

Camille Saint-Saens: *Troisième symphonie avec orgue* et Olivier Messiaen: *Ascension*, Orchestre de l'Opéra-Bastille, direction Myung-Whun Chung, 1 CD Deutsche Grammophon.

Olivier Messiaen: *Turangalila-Symphonie*, Yvonne Loriod (piano), Jeanne Loriod (ondes Martenot), Orchestre de l'Opéra-Bastille, direction Myung-Whun Chung, 1 CD Deutsche Grammophon.

Olivier Messiaen: *Eclairs sur l'au-delà*, Orchestre de l'Opéra-Bastille, direction Myung-Whun Chung, 1 CD Deutsche Grammophon.

Georges Bizet: *Suite de Carmen, Suites n° 1 et 2 de l'Arlésienne, Petite suite d'orchestre (Jeux d'enfants)*, Orchestre de l'Opéra-Bastille, direction Myung-Whun Chung, 1 CD Deutsche Grammophon.

Dimitri Chostakovitch: *Lady Macbeth de Mtzensk*, Maria Ewing et autres, Orchestre de l'Opéra-Bastille, direction Myung-Whun Chung, 1 coffret de 2 CD Deutsche Grammophon (à paraître).

Anton Dvorak: *Trios n° 1 op. 21 et n° 3 op. 65*, Trio Chung, Kyung Wha Chung (violon), Myung Wha Chung (violoncelle), Myung-Whun Chung (piano), 1 CD Decca.

Ludwig van Beethoven: *Trios n° 4 et n° 7*, Trio Chung, Kyung Wha Chung (violon), Myung Wha Chung (violoncelle), Myung-Whun Chung (piano), 1 CD EMI.

Rimsky-Korsakov: *Schééhérazade* et Stravinski: *L'Oiseau de feu*; Orchestre de l'Opéra Bastille, direction Myung-Whun Chung, 1 CD Deutsche Grammophon.

Serge Prokofiev: *Roméo et Juliette* (extraits), Concertgebouw d'Amsterdam, direction Myung-Whun Chung, 1 CD Deutsche Grammophon.

En préparation chez Deutsche Grammophon: *Otello* de Verdi, *Symphonie fantastique* de Berlioz et *Métaboles* de Dutilleux, *Ouvertures* de Berlioz et des *Airs d'opéras français* avec la soprano K. Battle.



Le Trio Chung: Myung-Whun Chung (piano) avec ses deux sœurs, la violoniste Kyung-Wha (à gauche) et la violoncelliste Myung-Wha (à droite).

professionnel (en dehors du piano, j'ai également joué du violon et des timbales). Véritablement universelle, la musique classique est comprise et partagée par un nombre infiniment plus grand que n'importe quelle musique traditionnelle. Pour moi, la musique traditionnelle est, grosso modo, l'équivalent du folklore occidental le moins renouvelé. C'est une question d'évolution. Si l'on établit une comparaison entre les deux styles de musique sur une période suffisamment longue, cinq siècles par exemple, on peut raisonnablement soutenir que la musique traditionnelle n'a guère évolué.

■ *Comment juger alors de la part immédiate de la musique classique que l'on qualifie habituellement de «contemporaine» ?*
— La musique savante existe depuis le baroque et Jean-Sébastien Bach. Il s'agit aujourd'hui d'une forme d'art très avancée

dont il importe d'avoir suivi l'évolution et dont il convient aussi d'avoir fait l'expérience. Mais participer à son évolution demande une grande disponibilité. Elle est à la pointe extrême d'un domaine en pleine mutation. C'est une dimension nouvelle dont les données ne sont pas toujours claires aux yeux des compositeurs eux-mêmes. Et l'électro-acoustique n'en est qu'un aspect. Mais la salle modulable de la Bastille à Paris, par exemple, devrait convenir à une exploration plus avant de ce type de musique — qui pourrait ouvrir sur l'opéra de l'avenir.

■ *Comment s'est passée votre rencontre avec Olivier Messiaen ?*

— Je l'ai vu pour la première fois à Sarrebrück où je dirigeais un programme qui lui était consacré. C'était un homme de très grand talent et j'ai été enchanté par sa venue. Par la suite, je l'ai interprété dans des enregistrements discographiques et nous étions convenus de monter son *Saint-François d'Assise* à la Bastille, dans une mise en scène de Peter Sellars. Hélas, Messiaen est mort cette année-là (1992).

■ *Quelle fut votre méthode de travail à l'Opéra-Bastille de Paris ?*

— Lorsque j'ai été pressenti pour ce poste, j'ai d'abord hésité, n'ignorant pas que beaucoup de tâches administratives m'attendaient qui m'empêcheraient de me consacrer tout entier à la musique. Tout le monde me déconseillait d'accepter. Mais j'ai accepté, parce que je sentais qu'il y avait là quelque chose à construire.

A l'Opéra, les musiciens ont toujours eu le sentiment d'être la cinquième roue du carrosse et, bien entendu, de se heurter à la bureaucratie. Ma position était simple: l'Opéra dans son ensemble, tous ceux qui y collaborent, ne doivent avoir d'autre but que de faciliter la tâche des musiciens et contribuer à leur épanouissement. L'orchestre de l'Opéra-Bastille est, à mes



C'est au chef d'orchestre de parvenir à un juste équilibre entre l'ordre professionnel et l'éthique de vie. Il importe que le professionnel ne l'emporte pas sur l'homme, et c'est vital à une époque où la notion de «professionnel» est sacralisée.

Myung-Whun Chung (à gauche), lors de la création mondiale de *Concert à quatre*, le 26 septembre 1994. Cette œuvre posthume du compositeur français Olivier Messiaen fut interprétée, sous sa direction, à l'Opéra-Bastille, par l'Orchestre et les Chœurs de l'Opéra national de Paris, avec au piano la veuve du compositeur, Yvonne Loriod (au milieu) et le violoncelliste Mstislav Rostropovitch (à droite).

yeux, le meilleur de France, et j'aimerais le voir encore plus performant sur la scène internationale.

■ *Vous avez rencontré de grands chefs d'orchestre au cours de votre carrière...*

— Oui, j'ai eu l'honneur de travailler deux ou trois jours avec Herbert von Karajan, par exemple. Mais c'est surtout Carlo Maria Giulini, dont je suis devenu l'assistant à Los Angeles après mes études (en 1978), qui a beaucoup compté pour moi. Il m'a surtout appris, paradoxalement, à ne pas placer l'art au-dessus des qualités humaines. C'est au chef d'orchestre de parvenir à un juste équilibre entre l'ordre professionnel et l'éthique de vie. Il importe

que le professionnel ne l'emporte pas sur l'homme, et c'est vital à une époque où la notion de «professionnel» est sacralisée.

Giulini m'a aussi confirmé dans l'exercice de ma foi chrétienne. Mes parents étaient de cette confession, ce qui n'était pas mon cas lorsque j'étais tout jeune. J'y suis venu avec difficulté, à la suite d'un grand nombre d'interrogations. Giulini a été pour moi un exemple. C'est un homme qui a conservé sa pureté dans un monde livré à l'indifférence.

J'ai aussi eu le grand honneur d'être reçu en audience privée par Sa Sainteté le Pape Jean-Paul II. Son message a été très clair: «Vous devez faire quelque chose pour l'humanité. Il vous revient d'intervenir contre la drogue, contre la pollution, contre les conflits, en faveur de la paix et de la concorde entre les individus. C'est votre mission.»

Il m'a aussi dit: «Même s'il existe toutes sortes de talents, aucune différence fondamentale ne distingue les êtres. Quelle que soit leur nature, les talents ne constituent en rien une dérogation à ce principe.» La sphère politique ne saurait prétendre résoudre l'ensemble des problèmes

qui assaillent le monde, aussi je suis conscient qu'il m'appartient en propre — comme à tant d'autres — de m'investir sous la forme d'une intervention désintéressée. J'ai d'ailleurs été personnellement désigné comme ambassadeur de bonne volonté des Nations Unies.

C'est également la conclusion à laquelle je suis parvenu en ce qui concerne l'Opéra-Bastille. Il faut louer l'effort par-dessus tout, et prescrire la patience: les solutions toutes faites n'existent pas. Or, tout doit toujours être réglé sur l'instant... Nous ne nous accordons pas assez de temps pour peser nos actes et je souffre beaucoup de cette précipitation. Si l'on est plus tolérant, moins pressé, l'on réussit mieux.

Ce n'est pas en changeant sans arrêt les responsables à la tête des institutions — musicales ou pas —, que l'on parviendra à des résultats tangibles et durables. Il faut bâtir avec plus de modestie, plus de persévérance. La musique et la vie ne sont pas des sphères étanches l'une à l'autre. ■

CLAUDE GLAYMAN,
journaliste et critique musical.

Une liberté qui dérange

par André Bourgeot

Le nomadisme est l'un des rapports les plus équilibrés que l'Homme ait instaurés avec son environnement. Mais les nomades, ces transhumants qui ignorent les frontières, échappent à la logique des Etats modernes. Leur espace et leur identité sont de plus en plus gravement menacés.

Les sociétés nomades ont joué un rôle important dans l'histoire humaine. Elles occupent une place indéniable dans l'évolution des techniques et dans les formes d'exploitation des espaces, et leur rôle économique, politique et religieux n'est plus à démontrer. Pourtant, elles sont souvent l'objet d'une vision dévalorisante, reproduite de génération en génération. L'image dominante du nomade est celle d'un vagabond prédateur, d'un parasite social.

Aujourd'hui, la plupart d'entre elles subissent une déstructuration et une paupérisation croissantes. Leur sédentarisation en milieu urbain s'accompagne, dans ces conditions, d'une dépendance vis-à-vis de l'aide extérieure.

Les nomades assurent pourtant une part non négligeable de leur auto-suffisance alimentaire. Leurs activités peuvent encore contribuer aux équilibres économiques nationaux. Notamment sous sa forme pastorale, le nomadisme demeure le meilleur garant contre la dégradation de l'environnement et la désertification.

Des sociétés diversifiées

Le nomadisme s'illustre en effet par la très grande diversité des activités productives et des milieux écologiques dans lesquels s'exercent ces activités.

Les pasteurs-nomades en incarnent la forme la plus connue. Ils représentent environ 30 millions d'individus incluant les agropasteurs et les éleveurs. Ils se caractérisent essentiellement par la domestication des herbivores organisés en troupeaux et évoluent dans un espace composé de ressources spontanées: c'est, pour eux, le ter-



ritoire nécessaire à la réalisation d'un cycle annuel de production.

A la différence des sociétés sédentaires, le rapport de l'homme à la nature est chez eux médiatisé par l'animal, qui devient moyen de production et bien de consommation. Dans un souci de préservation et de reproduction de l'environnement, le pastoralisme nomade instaure dès lors un contrôle social sur l'espace, géré d'une manière rationnelle.

Les autres formes de nomadisme sont illustrées par les «gens du voyage» (les Tsiganes d'Europe), qui se distinguent par leur rapport aux morts et à la langue; par les pêcheurs-collecteurs Moken des côtes sud-ouest de la Thaïlande et du Myanmar, qui se reconnaissent à l'échancrure de leur bateau et à leur rapport à l'igname; par les chasseurs-collecteurs aborigènes des plateaux du Kimberley (Australie), qui trouvent leur identité dans la symbiose entre le sanctuaire, l'individu et l'être surnaturel; ou par les chasseurs-collecteurs Pygmées (répartis



Les Tsaatan (en mongol: «ceux qui ont des rennes») perpétuent dans l'extrême nord de la Mongolie une tradition d'élevage du renne qui remonte à l'âge du bronze. Ci-dessus, au printemps, ils descendent des pentes boisées de la montagne jusqu'à l'endroit de la mise bas. En bas à droite, on plie les urts, tentes semblables aux tipis des Indiens d'Amérique du Nord.

sur huit Etats), qui ne connaissent ni l'agriculture ni la métallurgie, et dont l'identité est symbolisée par la chasse au filet (pour les hommes) et la collecte (pour les femmes).

Par delà leurs diversités, toutes ces sociétés présentent des traits communs: une combinaison de mobilité et de flexibilité qui leur a permis d'affronter, d'une part les sociétés dominantes avec lesquelles elles sont en contact permanent, et d'autre part l'expansion coloniale, qui a constitué une période charnière dans leur évolution.

L'instauration du pouvoir colonial a en effet entravé, ou oblitéré, leurs dynamiques internes, du fait de l'introduction ou de l'élargissement d'activités économiques nouvelles, ainsi que de la transformation des structures foncières, de la désorganisation des pouvoirs établis, du traçage de nouvelles frontières administratives, etc.

La crise du nomadisme, amorcée à cette époque, s'est ensuite accélérée dans le contexte des Etats post-coloniaux.

En comparant l'histoire des sociétés pasto-

rales à celle des autres sociétés nomades, il apparaît que les premières ont développé des stratégies de conquête. Ce fut le cas des sociétés bédouines (Maures et Touaregs), grâce au dromadaire, et des Peuls et des Mongols, grâce au cheval. A l'inverse, les sociétés nomades dont les activités relèvent du colportage, de la chasse,





Pasteurs nomades pratiquant l'élevage des chèvres dans le massif du Rif, au nord du Maroc.

Ci-dessous, un «Esquimau du cuivre» photographié en 1916. On appelle ainsi des Inuits (ou Esquimaux) vivant dans les Territoires du Nord-Ouest du Canada parce qu'ils fabriquaient leurs armes avec le cuivre brut qu'ils trouvaient sur les rivages. Aujourd'hui, les Inuits ne renouent plus qu'en été avec leur nomadisme ancestral de peuple chasseur et pêcheur.



de la cueillette, ont été la plupart du temps réduites à une situation de subordination à l'égard des sociétés d'agriculteurs.

Mais la plupart des sociétés connaîtront, à divers degrés, soit la marginalisation économique et politique (ex: les éleveurs sahéliens), soit la mise en réserve ou l'élimination physique (ex: les Amérindiens, les Bushmen d'Afrique du Sud, les communautés tziganes sous le régime nazi en Europe), soit l'intégration, voire l'assimilation, inspirée par une idéologie visant à l'uniformisation culturelle et économique.

L'insertion forcée se fait par regroupement des nomades autour de centres d'activité économique (comme ce fut le cas pour les Moken

pendant la deuxième guerre mondiale), par modification radicale de leur organisation territoriale visant à la création de stations et de villages communautaires (ex: les Aborigènes d'Australie), par des politiques répressives d'expulsion, de confiscation des troupeaux et de destruction des récoltes produites sur les terres de l'Etat.

Les politiques étatiques en matière de pastoralisme nomade se manifestent essentiellement par des interventions d'ordre technique, telles que le forage de puits publics, dont les répercussions sur l'environnement (surpâturage, disparition de la végétation favorisant ainsi l'érosion) entraînent le déséquilibre des écosystèmes. Ces forages désorganisent la gestion de l'espace pastoral et perturbent le contrôle social instauré sur celui-ci. Peu maîtrisés sociologiquement, ils amènent autour d'eux le désert.

Minorités numériques ou politiques?

Dans le domaine de la production animale, ce sont les actions vétérinaires qui prédominent, notamment par la lutte contre les épizooties. Ces actions sanitaires favorisent l'accroissement du bétail, mais entraînent du même coup des déséquilibres entre la capacité de charge des pâturages, qui varie en fonction des aléas climatiques, et la taille croissante des troupeaux.

Enfin, le développement des cultures vivrières et de rente (riz et coton) nécessite une plus grande occupation des terres au détriment des sociétés pastorales.

A l'exception des Etats gérés par des dirigeants issus du milieu nomade (Mauritanie, Dji-



«*Qui veut penser grandement doit
errer grandement.*»

Martin Heidegger (1889-1976)
philosophe allemand

bouti, Somalie), les nomades se trouvent placés dans une situation de groupe minoritaire dans les quatre cas de figure suivants :

a) groupes qui évoluent sur les frontières d'un Etat et qui ont la même nationalité, la même religion et la même langue que les populations d'un Etat adjacent. Ces groupes constituent une minorité circonscrite sur un territoire national (ex: les Touaregs algériens du Tamesna situé en territoire nigérien);

b) groupes en situation d'isolat dans un pays et qui sont entourés par des populations démographiquement majoritaires. (ex: certains groupes arabes du Niger et du Mali);

c) groupes dispersés sur l'ensemble du territoire d'un pays — c'est le cas le plus fréquent;

d) groupes appartenant à la même communauté culturelle répartie sur plusieurs Etats-nations (ex: les pasteurs-nomades peuls, toubous, maures, arabes, touaregs).

Le terme de minorité, appliqué à ces groupes, ne connote donc pas nécessairement une infériorité numérique; il dénote une situation de dépendance politique. On peut distinguer :

a) la minorité «en soi», constituée par des groupes de nomades qui se séparent du reste de la population par des marqueurs ethniques, linguistiques, religieux et par des liens culturels. Ces groupes sont numériquement peu importants et n'occupent pas une position politique dominante;

b) la minorité «pour soi», qui a pris conscience de sa situation et exprime une volonté de préserver son mode de vie et de comportement. Cette prise de conscience peut déboucher sur des revendications identitaires qui sont, en fait, l'expression de revendications politiques.

Frontières et limites

La plupart des sociétés de pasteurs-nomades constituent des communautés culturelles homogènes qui évoluent sur un espace distribué entre plusieurs Etats-nations. Caractérisé par un élevage intensif, le pastoralisme ne souffre pas de se laisser enfermer à l'intérieur de frontières artificielles dont le tracé est le plus souvent arbitraire. Cet espace transfrontalier est celui où se réalise le cycle annuel de production dont le temps fort est la transhumance.



Les derniers Pygmées nomades Aka vivent au cœur de la forêt équatoriale d'Afrique centrale, à la frontière de la République centrafricaine et du Congo. Ils vivent encore de la chasse et de la cueillette et s'abritent sous des huttes de feuilles (ci-dessus).

La rigidification des frontières visant à marquer le territoire national a souvent eu des conséquences destructurantes sur l'ensemble de ces groupes pastoraux. La souveraineté nationale, la surveillance, et l'intangibilité des frontières du territoire, trois valeurs cardinales pour les Etats, sont en revanche des réalités difficiles à concevoir pour les pasteurs-nomades et certains pêcheurs.

Ce problème est cependant moins prégnant pour les chasseurs-collecteurs pygmées dont la nature des activités productives, la diversité des ressources naturelles et les conditions écologiques, ne nécessitent pas de larges espaces.

Pour une convention sur le nomadisme

Les grandes conventions internationales en matière de droits de l'homme ne prennent pas en compte ces cas particuliers de minorités transnationales. Ces dernières ne veulent souvent appartenir à aucune nation et se trouvent ainsi reléguées dans une situation d'inexistence politique et juridique sur le plan du droit international.

N'est-il pas temps d'envisager des conventions spéciales sur le nomadisme, qui favoriseraient une gestion plus souple des frontières, assureraient l'assise spatiale transnationale et l'homogénéité culturelle de chaque communauté? Ces conventions devraient conduire à l'élaboration d'une charte sur la transhumance, qui suppose, d'un part la mise en place simultanée de codes fonciers susceptibles de régir l'accès aux ressources, d'autre part la reconnaissance d'un foncier pastoral qui réponde enfin aux intérêts des pasteurs-nomades. ■

ANDRÉ BOURGEOT, anthropologue français, chercheur au Centre national de la recherche scientifique (CNRS), est un spécialiste des sociétés pastorales et, en particulier, des sociétés touaregues dans lesquelles il a séjourné plusieurs années. Avec Henri Guillaume, il dirige une équipe de recherche, «Etats et sociétés nomades» (CNRS et ORSTOM, l'Institut français de recherche scientifique pour le développement en coopération).



t o u a r e g s





vies silencieuses



Que sont devenus les Touaregs, les légendaires seigneurs du désert? Comment se sont-ils adaptés à la sédentarisation? Pour le savoir, j'ai voulu voir de mes yeux — ce qui veut dire avec mon appareil photographique — la vie qu'ils mènent. Par deux fois, en 1991 et 1993, des familles touarègues sédentarisées du Hoggar (Sahara algérien) m'ont accueillie, chaleureusement, simplement. J'ai partagé leur quotidien. J'ai vu la maigre subsistance qu'elles tirent de leurs potagers, de leurs chèvres et des revenus que rapportent les hommes comme guides chameliers ou chauffeurs pour les groupes de touristes (quand il y en a). Mes images sont une série de moments et de regards (les miens, les leurs) prélevés sur le réel d'un peuple qui s'accroche avec fierté à son mode d'être traditionnel.

Frances Dal Chele
photographe ethnologue

Pourquoi les Moken s'obstinent-ils à vivre sur la mer alors qu'ils connaissent l'agriculture? Par fidélité à leur mythe fondateur, l'étonnante histoire de Gaman et Sibian...



C

omment les Moken prirent la mer

par Jacques Ivanoff

■ Nomades marins, les Moken évoluent dans l'archipel des Mergui, le long de la côte du Ténassérin dans le golfe du Bengale, apparemment en marge de l'humanité. Aucun document antérieur à l'expansion coloniale britannique ne permet de retracer le cheminement mystérieux de cette population qui, fuyant tout contact, vit sur de remarquables bateaux et s'approprie l'environnement d'une manière paradoxale.

Dotés d'une technologie dite «archaïque» (le harpon et l'herminette constituent l'essentiel de leur outillage), vêtus uniquement de cache-sexe, les Moken ne pratiquent d'autre agriculture que symbolique et refusent toute forme d'innovation technique.

Leur survie culturelle exclut l'utilisation d'outils de pêche plus perfectionnés, tels que nasses ou filets, qui permettraient pourtant des prises plus nombreuses. Mais les Moken n'en veulent pas. Ils continuent de chasser au harpon et à la fouène, par choix de société.

Ce choix a longtemps été mal interprété. Leur incessante mobilité, l'absence apparente de tout système de croyance et le laxisme superficiel de

leur structure nomade durant la saison sèche (flottilles éclatées et mobiles) ont donné des Moken une image tronquée, transmise par des observateurs qui ne les ont vus qu'à la belle saison.

En effet, la saison des pluies venue, ils disparaissent de la surface de la mer et se rassemblent sur des îles de résidence où ils cultivent le riz, le sorgho et le millet. Mais les Moken ne consomment pas le fruit de leurs cultures. Quelques poignées de riz sont utilisées pour les rituels, notamment lors de la fête du Poteau aux Esprits, qui a lieu au cinquième mois lunaire, et qui est un résumé de toute l'histoire du monde malais pré-islamique et proto-malais. Ils affirment ainsi en même temps une connaissance de l'agriculture et son rejet, ne consommant que ce qu'ils obtiennent en échange de leurs propres produits.

Durant cette saison, leur société retrouve une forte cohésion, le puzzle nomade se reconstitue et les différents niveaux d'intégration sociale (bateau, flottille, sous-groupe) s'emboîtent les uns dans les autres. Cette sédentarisation saisonnière réveille des forces unificatrices puissantes dont l'éclosion du sacré est le signe le plus visible.

Ce mouvement pendulaire entre saison des pluies et saison sèche, union et éclatement, nomadisme et sédentarité, chasse marine et agriculture, collecte et disette volontaire (prix payé par la société pour l'entorse faite à sa mobilité) est loin d'être commandé par les seules forces naturelles; il trouve son explication dans le récit mythique des origines des Moken.

Gaman et Sibian

L'épopée de Gaman, où sont codifiés les mobiles culturels qui ont permis aux Moken de maintenir l'intégrité de leur identité à travers les péripéties de l'histoire (résistant tour à tour à l'islam, à l'agriculture, aux missionnaires, à la colonisation, à l'emprise administrative et aux pressions acculturatrices des jeunes Etats-nations expansionnistes), est le lien symbolique qui relie l'homme, la mer et l'embarcation.

Gaman, un Malais musulman, épousa un jour la reine Sibian. Mais il ne sut résister au charme de sa jeune belle-sœur, Kèn, et devint son amant. Par cet acte, Kèn transgressa l'interdit social de «monter l'aîné», c'est-à-dire de prendre sa place. Furieuse et blessée, la reine Sibian prononça ses sentences: interdiction désormais de vivre à terre, symbolisée par l'immersion de Kèn ordonnée par Sibian («*lemo kèn*») et obligation de construire des bateaux à coque monoxyle échancrés à la poupe et à la proue (avec «une bouche qui mange et un arrière qui défèque»), symboles du cycle incessant d'ingestion-digestion-déjection.

Voilà un peuple condamné à vivre sur la mer, coupé de ses attaches terrestres et des provendes

Quelque 150 bateaux moken naviguent aujourd'hui.

La chasse à la tortue (ci-contre) est une activité centrale chez les Moken. Appréciée pour sa chair délicate, la tortue symbolise aussi la condition du Moken, vivant entre terre et mer.



LA SENTENCE DE LA REINE SIBIAN

«Gaman, un Malais musulman, épousa un jour la reine Sibian. Mais il ne sut résister au charme de sa jeune belle-sœur, Kèn, et devint son amant. Par cet acte, Kèn transgressa l'interdit social de «monter l'aîné», c'est-à-dire de prendre sa place. Furieuse et blessée, la reine Sibian prononça sa sentence: interdiction désormais de vivre à terre...»

royales. C'est la fin de l'âge d'or. La condamnation prononcée par Sibian pèsera lourd dans la destinée des Moken, offrant une référence identitaire commune aux membres de la nouvelle société nomade: est moken celui qui accepte son nom et construit des embarcations selon les indications de Sibian.

Ce drame incestueux nous amène au cœur des mobiles identitaires des Moken. En tombant dans la mer, Kèn deviendra le symbole de l'ethnie enfin libérée de son attache terrestre incarnée par Sibian. D'où l'impossible retour à la terre — qui demeure cependant symboliquement présente dans la société sous la forme des ignames et autres nourritures traditionnelles.

L'énigme du nom

C'est donc l'analyse du mythe fondateur qui explique le pourquoi des particularismes moken: la pauvreté revendiquée, la non-accumulation des biens, le refus de toute innovation technique, la non-consommation du produit de leur agriculture. Ces caractéristiques prennent chez ces nomades sédentaires un aspect idéologique. C'est dans leur condamnation à vivre sur la mer (l'immersion symbolique de Kèn) que les Moken trouvèrent leur identité nomade.

Le premier contact entre Gaman et Sibian représente les relations entre les Malais et la civilisation du littoral. L'arrivée de Gaman le Malais signifie la pénétration du monde rizicole dans l'espace social moken, car les plantes cultivées s'étendent avec les hommes qui les domestiquent. Les Moken ont été chassés par la riziculture, qu'ils n'ont pas adoptée. Ils étaient des dizaines de milliers, dit l'épopée, et étaient parvenus à un moment où un choix devait s'opérer entre l'extension territoriale et l'adoption de l'agriculture d'une part, ou la stabilisation démographique et la collecte d'autre part.

Gaman fut l'élément médiateur qui catalysa



Les Moken respectent leurs ancêtres et croient aux esprits: l'esprit du bois, du miel, de la forêt. Dans leurs rituels, ils cherchent à entrer en contact avec eux. Mais seul le chamane peut ouvrir la «porte de communication» avec l'au-delà qu'est le poteau aux esprits.

Depuis l'arrivée de Gaman et du riz (c'est-à-dire l'extension de l'islam et de la riziculture), les Moken sont devenus des nomades marins qui pêchent la monnaie d'échange leur permettant d'acquérir le riz nécessaire à leur consommation. Le refus de le cultiver à cette fin et l'acceptation de la tyrannie économique des *tauks* (commerçants et intermédiaires chinois qui leur procurent le riz) ne se comprennent qu'à la lumière de cette relation paradoxale entre les Moken et la céréale.

Du mythe à la réalité

Enfin, en laissant la culture du riz aux autres, les Moken affichent leurs particularités. Le riziculteur, musulman ou bouddhiste, permet une prise de conscience. Les Malais et les Chinois sont les intermédiaires favoris des Moken; à l'image de Gaman, ils échangent le riz et autres biens de consommation (les vêtements, par exemple) contre des perles ou tout autre produit de la mer dont ils tireront un bénéfice. En encastrant les relations commerciales dans les relations de parenté, les intermédiaires fidélisent les Moken — mais peut-être serait-il plus juste de dire l'inverse... Les navires des *tauks* sont au centre des flottilles moken qu'ils exploitent. Ils ressemblent à des ventres gigantesques auprès desquels les Moken viennent s'approvisionner, s'allaiter, et sur les chairs du bateau moken, devenu le double d'un être humain, s'est inscrite l'histoire moken.

La «bouche qui mange» (*okang makan*) et «l'arrière qui défèque» (*butut maé*) sont les supports visuels et techniques de l'idéologie nomade: accumuler, c'est mourir. Le «ventre» (*laké*), c'est-à-dire les cales de l'embarcation moken, ne peut ingérer s'il n'évacue pas. Ainsi le bateau de l'intermédiaire est-il nécessaire aux Moken, qui l'acceptent comme un compromis indispensable à leur mobilité. ■

l'opposition entre ces deux modes de vie antagonistes.

Dans le mythe, Sibian et son peuple sont présentés comme des sédentaires sauvages, alors que Gaman apparaît comme un nomade civilisé. En emportant le riz dans leurs pérégrinations, les Moken emportent la civilisation. La société moken établira alors une redistribution des termes et, avec le riz, deviendra nomade et civilisée. S'en allant avec les Moken dans les îles de l'archipel des Mergui, Gaman devient l'image du riz emporté par une population qui refuse l'agriculture et la sédentarité, mais non pas la consommation de plantes cultivées, concession faite aux peuples dominateurs pour qui le riz représente la civilisation.

La mer est depuis lors inséparable de la céréale.

Les Moken vivent sur leur bateau, sous un toit de palmes.



JACQUES IVANOFF, historien et sociologue français, chercheur au CNRS (Centre national de la recherche scientifique), a entrepris une ethno-histoire mythique des Moken. Cette recherche s'inscrit dans le cadre du projet «Grand Sud» mené en collaboration par le CNRS et l'université thaïlandaise Prince de Songkla.

Dévalorisée ces cinquante dernières années par la plupart des politiques de développement, l'économie pastorale bédouine est remise aujourd'hui à l'honneur. Va-t-elle retrouver un second souffle?



Le retour des Bédouins?

par Riccardo Bocco et Ronald Jaubert

Ci-dessus, fauconnier de la tribu des al-Khrayshah, en Jordanie. La tradition du dressage des faucons est maintenue par les Bédouins pour la chasse et pour la vente des faucons aux émirats du Golfe.

Les steppes*, vastes domaines au climat aride ou semi-aride, constituent plus de 70% des régions du Moyen-Orient arabe. Pendant plusieurs siècles, la principale forme d'adaptation à ce milieu a été le nomadisme pastoral. En arabe, c'est du mot *bâdia* que dérive l'appellation des habitants de la steppe, les Bédouins (*badw*), dont le rythme de vie a été longtemps caractérisé par les mouvements saisonniers de leurs troupeaux entre les pâturages des zones sèches en hiver et les campements d'été, proches des zones plus humides ou des oasis.

Aujourd'hui, la steppe ne correspond plus à une réalité écologique et les risques de dégradation du milieu sont importants. Dans plusieurs régions, la végétation naturelle a cédé la place à la céréaliculture à grande échelle. Dans d'autres cas,

l'extension des réseaux routiers, et l'exploitation des hydrocarbures, des phosphates ou du ciment ont sensiblement transformé le paysage. L'introduction de nouvelles technologies et l'expansion des marchés nationaux et internationaux ont modifié l'économie pastorale. Les politiques des Etats, prônant la sédentarisation, ont réduit l'autonomie des tribus et entraîné chez elles de nouvelles formes de mobilité.

Une société tribale en mutation

Aux formes d'économie pastorale dans les steppes correspond traditionnellement un type d'organisation sociale, la tribu, où la solidarité (*'asabiya*) et le lien social sont fondés sur les liens du sang (*nasab*). Les réseaux de parenté

* Le terme de steppe (*bâdia*) indique des régions où le taux de précipitations varie entre 50 et 350 mm par an, en opposition aux zones hyperarides, les déserts proprement dits (*sahra*).

«Les organisations tribales locales, autrefois condamnées pour leur esprit “anti-nationaliste” et “primitif”, sont aujourd’hui parées de toutes les vertus.»



Ci-dessus, Bédouine de la tribu Yam préparant pour les chameaux, faute d’herbe, une nourriture d’appoint, faite d’un mélange d’eau et de farine de blé. Désert du Rub’ al-Khali, en Arabie saoudite.

En haut, tentes de Bédouins dans le désert du Wadi Rum (Jordanie).

contribuent à définir les territoires tribaux (*dirah*), territoires aux frontières mouvantes par excellence, dans lesquels les membres du groupe exercent des droits de contrôle sur les ressources — eau et pâturages surtout.

Si dans le monde arabe la tribu est le modèle d’organisation sociale caractéristique des populations des steppes, elle n’est pas l’apanage des sociétés bédouines; de même, le pastoralisme n’a jamais été un système économique autarcique, ni les sociétés bédouines des ensembles socio-politiques isolés. Traditionnellement, le système économique bédouin s’inscrit dans le cadre de relations de complémentarité et d’interdépendance avec les régions cultivées et les centres urbains, à travers les échanges des pro-

duits de l’élevage, de l’agriculture et de l’artisanat, ainsi que par les transports caravaniers. Généralement situées en marge des empires qui se sont succédé dans la région, ces sociétés ont souvent dépendu des intérêts et des stratégies d’expansion des pouvoirs sédentaires.

Un demi-siècle de «modernisation»

Au début du siècle, la marginalité démographique, économique et politique des pasteurs nomades était nettement moins marquée qu’aujourd’hui. La chute de l’empire ottoman conduisit à des bouleversements considérables et l’émergence de nouveaux Etats fut lourde de conséquences.

D’une part, la création de frontières limita la mobilité des pasteurs et les priva d’espaces économiques importants. D’autre part, les nouvelles législations foncières à l’intérieur des jeunes Etats impliqua l’abolition des droits sur les *dirah* tribales.

Durant l’entre-deux-guerres, partout au Moyen-Orient la «raison d’Etat» l’emporta sur les logiques locales, et les politiques tribales des autorités au pouvoir (arabes et coloniales) scellèrent la décadence de l’ordre tribal.

Si les puissances européennes réglèrent la question de la sécurité militaire dans les steppes, elles légèrent aux Etats indépendants le problème de l’intégration politique des Bédouins. A partir des années 50, la majorité des Etats adoptèrent des programmes de sédentarisation, considérés comme la principale, sinon la meilleure solution au «problème» nomade. Ces programmes, soutenus et légitimés par les organisations internationales, furent sous-tendus par



«Léger est le sommeil dans les étendues nomades. Le corps épuisé par l'espace (...) se rappelle la longueur de la route. Les sentiers de montagne fourmillent dans la colonne vertébrale.»

Ossip Mandelstam (1892-1938)
poète russe



une idéologie de la modernisation à laquelle souscrivirent des régimes dont les orientations politiques étaient fort différentes. Dans leur majorité, les experts internationaux et les régimes arabes ont stigmatisé le nomadisme comme un état social arriéré et condamné le tribalisme comme une entrave à l'idéal unitaire national.

Les politiques de sédentarisation ont assuré à plusieurs États une meilleure ponction fiscale sur les groupes d'anciens nomades et permis à ces derniers de bénéficier des services de santé et d'instruction publics. Toutefois, la transformation des pasteurs en agriculteurs impliqua la négation de l'importance de l'élevage et l'abandon des programmes de régénération des pâturages dans les zones sèches au profit d'une agriculture, intensive et extensive, qui pénalisa l'économie pastorale.

À partir du début des années 70, les effets des politiques de sédentarisation, conjugués aux retombées directes et indirectes de la rente pétrolière, ont contribué à transformer les écono-



mies bédouines en «systèmes à ressources multiples», où l'élevage et l'agriculture ne représentaient plus qu'une option parmi les possibilités de travail salarié, notamment dans la fonction publique, l'armée et les transports.

Un développement mal contrôlé

Aujourd'hui la démographie galopante et le déficit agricole croissant des pays du Moyen-Orient arabe replacent les régions sèches au centre des débats en matière de sécurité alimentaire. Traditionnellement les principales zones de production ovine, les régions arides et semi-arides jouent un rôle de moins en moins important dans l'approvisionnement en viande des marchés régionaux, où la demande a connu

Ci-dessus, intérieur d'une tente bédouine (tribu des Sba'a) à Wadi al-Azib en Syrie.

En haut, Bédouines trayant des brebis près de Palmyre (Syrie).

À gauche, repas offert lors d'une fête religieuse par la tribu al-Murrah, en Arabie saoudite. Les Bédouins se regroupent autour de grands plats. Chacun relève la manche droite et les mains plongent dans la *kebssa*, le plat national constitué de riz et de viande.

RICCARDO BOCCO,

anthropologue et politologue italien, est professeur à l'Institut universitaire d'études du développement (IUED) de l'université de Genève.

Spécialiste des populations des zones arides du Moyen-Orient, ses thèmes de recherche ont porté notamment sur les relations entre tribus bédouines et Etats.

RONALD JAUBERT,

économiste franco-britannique, enseigne actuellement à l'Institut universitaire d'études du développement. Spécialiste des régions sèches, il a été chercheur successivement en Syrie et au Mexique.

Auteurs l'un et l'autre de nombreux articles parus dans des revues spécialisées, ils ont codirigé avec F. Métral: *Steppes d'Arabie. Etats, pasteurs, agriculteurs et commerçants: le devenir des zones sèches* (Cahiers de l'IUED n° 23, Genève, et PUF, Paris, 1993). Depuis 1993, ils coordonnent le programme interdisciplinaire de formation et de recherche «Aridité et Sociétés» à l'IUED de Genève.

Village caractéristique du sud-est d'Alep (Syrie). Sa population est composée d'anciens pasteurs nomades, sédentarisés dans les années 30.

une croissance sans précédent liée à l'urbanisation et à la rente pétrolière.

Dans certains pays du Proche-Orient comme la Syrie, l'explosion du marché régional a entraîné une croissance importante des effectifs ovins et augmenté la pression pesant sur les zones arides et semi-arides, qui constituaient jusqu'aux années 60 la première source d'alimentation des troupeaux et fournissent aujourd'hui moins de 20% de leur consommation annuelle.

A l'échelle régionale, les politiques foncières et économiques des gouvernements ont non seulement contribué à casser les anciens systèmes de gestion, mais ont également permis une extension considérable des périmètres cultivés dans les zones sèches. Les Bédouins partagent actuellement l'exploitation de leurs anciens territoires avec les villageois des zones agricoles, les commerçants et les entrepreneurs citadins éleveurs dont les intérêts sont souvent en concurrence avec ceux des populations anciennement nomades.

Enfin, la fragilité accrue des steppes, due à la dégradation des sols, apparaît aujourd'hui comme un des effets les plus inquiétants des politiques de développement de ces trente dernières années. Les atouts technologiques modernes dont les Etats ont disposé n'ont pas été suffisants pour garantir la maîtrise de l'environnement et la réussite des modèles prévus par les experts.

Machine arrière toute!

Depuis 1960, alors même que la majorité des études prônait la sédentarisation et la mise en valeur agricole des steppes, des recherches effectuées en Arabie saoudite mettaient en évidence la nécessité de développer des systèmes de régénération des pâturages et attiraient l'attention des planificateurs sur l'existence d'un système de gestion traditionnel connu dans la péninsule

arabique sous l'appellation de *hima* (plur. *ahmia*; litt.: «protection», et, par analogie, «réserve»).

Jadis utilisé au Proche-Orient comme moyen de contrôle sur la dégradation des pâturages, le système *hima* pouvait aussi fournir d'importantes réserves de fourrage pour les troupeaux. Selon Omar Draz, consultant pour la FAO, la réintroduction d'un tel système aurait pu changer l'attitude des populations devant les ressources locales en introduisant une philosophie de protection et d'amélioration et non plus de simple exploitation.

Dans un contexte international contemporain fortement polarisé sur les questions de l'environnement, la dernière doctrine en date des experts en sciences sociales et de la nature s'appuie désormais sur le système *hima* pour combattre les problèmes de la désertification. La légitimation islamique dont bénéficie ce système remonterait au Prophète, mais aucune étude n'apporte d'analyse détaillée sur son fonctionnement dans les steppes du Proche-Orient. En outre, selon les experts qui s'en font les avocats, la mise en place de programmes *hima* reposerait sur la réhabilitation des droits fonciers tribaux dans les steppes, sur une approche participative qui tiendrait compte de l'organisation tribale bédouine, ainsi que sur un relatif désengagement de l'Etat dans la gestion des projets. Ce revirement par rapport aux politiques prônées dans les années 50-60 est sous-tendu par une critique explicite des projets de sédentarisation déjà réalisés.

Une vision réaliste?

Le consensus qui se fait autour des programmes *hima* ne doit pas empêcher de s'interroger sur leurs présupposés. Les organisations tribales locales, condamnées précédemment pour leur esprit «anti-nationaliste» et «primitif», sont aujourd'hui parées de toutes les vertus. Leur réhabilitation repose sur une vision idyllique des tribus bédouines qui étaient censées, avant les interventions des Etats, gérer harmonieusement les ressources des régions sèches dans le respect des équilibres écologiques.

Cette perception, qui balaie cinquante ans d'histoire et de «développement», fournit une solution de rechange utile, mais soulève aussi de nombreuses questions: Est-elle réaliste? Comment sera-t-elle interprétée localement? Quels sont les intérêts des nouveaux intervenants sociaux? Quel est le poids politique des administrations publiques et des groupes privés dans cette nouvelle planification?

Si un programme de développement est toujours sous-tendu par un ensemble de représentations de la réalité qui est le produit de son époque, on peut s'interroger: les présupposés et le savoir des experts ne cautionnent-ils pas une «nouvelle» idéologie qui risque, encore une fois, de faire l'économie de l'analyse des réalités? ■





L'ODYSSÉE EUROPÉENNE DES TSIGANES

«Verdines»
(roulottes des Tsiganes)
sur une route des Balkans,
région où vivent plus
de cinq millions de Tsiganes.

Les gens du Voyage

par Patrick Williams

Installés parfois depuis des générations dans une même région d'Europe, les Tsiganes n'en sont pas moins toujours regardés comme des étrangers de passage. Cette image cache une réalité complexe.

■ Originaires du nord-ouest de l'Inde, les Tsiganes ont entamé vers le 10^e siècle de notre ère la migration qui les a disséminés sur toute la surface du globe. Paradoxalement, c'est la science des non-Tsiganes (les «gadje»), essentiellement la linguistique historique, qui a reconstitué cette migration.

La langue tsigane se trouve, par rapport à la langue-mère: le sanscrit, dans la même position que le hindi, le gujrati, le penjabi. A ceci près qu'elle n'existe qu'à travers une pléiade de dialectes, marqués par les langues des territoires traversés au cours des siècles. Ainsi, l'étude de la langue d'un Tsigane contemporain permet de connaître le parcours suivi par ses ancêtres. La diversité des dialectes tsiganes est le reflet de la diversité de leurs itinéraires.

La recherche n'a su cependant dire qui ils étaient lors de leur séjour en Inde. Nomades déjà, forgerons et musiciens? Hors-castes? Raj-

puts défaits et déchus par l'envahisseur musulman?

Quoi qu'il en soit, cet arrachement à une terre et ce grand mouvement vers l'Occident ne sont pas inscrits dans la mémoire tsigane. C'est ce qui incite à penser que peut-être l'exode ne fut pas vécu comme tel. Ils ont, certes, gardé dans leur langue, dans certaines coutumes et dans certaines croyances, la trace enfouie de l'Inde, mais celle-ci ne s'accompagne pas d'un souvenir actif.

Par ailleurs, la migration des Tsiganes est liée à l'histoire des peuples qu'ils côtoient. Ils n'en sont pas maîtres. Le choix de partir ou de rester, celui de la direction à prendre ne leur appartient pas. Faut-il y voir la raison qui fait des zones frontalières leurs lieux de séjour privilégiés?

L'étude des mouvements des groupes tsiganes depuis leur arrivée en Europe montre que,



Dans la famille des Nicolitch, on est «metchkar» (montréur d'ours) depuis des générations (Balkans).

contraints ou librement décidés, ces mouvements répondent toujours à une évolution de l'environnement non tsigane. Il n'est donc pas possible de considérer cette migration comme achevée — et l'arrivée dans les Etats de la CEE de Tsiganes qui fuient les bouleversements politiques de l'ex-Yougoslavie ou de la Roumanie en témoigne.

Nomadisme

Si la migration est une réponse à des événements sur lesquels les Tsiganes n'ont aucune prise, le nomadisme est, lui, un véritable mode d'organisation sociale.

L'organisation des déplacements est à l'évidence liée au rythme des saisons: longues stations en hiver, mouvements aux beaux jours. Mais la dimension sacrée n'est sans doute pas absente: ce sont en général les fêtes chrétiennes des Rameaux et de la Toussaint qui marquent le temps du départ et du retour, deux dates auxquelles les familles tsiganes ont l'habitude de rendre visite à leurs morts. Le cimetière où se trouvent les tombes familiales constitue souvent le centre à partir duquel s'organise le territoire.

Partout, nous rencontrons les Tsiganes éparpillés en groupes de taille variable, qui sont des unités de co-résidence ou de co-circulation. Pour désigner ces entités, les Rom Kalderash ont un mot: «*kumpania*» («compagnie») qui indique

bien que les éléments composant ces groupes importent plus que les modes d'habitat.

Immobiles, ces unités peuvent être regroupées dans un quartier ou un «village» — c'est la situation la plus fréquente en Europe centrale —, ou dispersées par foyers parmi les habitations des autres citadins. Mobiles, elles peuvent voir leur composition se transformer à chaque étape. La «*kumpania*» est un corps dont la structure moléculaire change selon les circonstances, tout en demeurant fidèle à sa nature même. Au gré des rencontres sur les lieux de halte, des individus passent d'une «*kumpania*» à l'autre, et avec eux des savoir-faire, des histoires, des modes de vie.

Au sein d'une «*kumpania*» nomade, la famille élargie (trois générations) apparaît comme un noyau stable. L'enfant qui y grandit a le sentiment d'appartenir à une permanence autour de laquelle tourne le monde. Si la cellule familiale semble auto-suffisante, c'est grâce à la distribution des compétences et à la complémentarité des rôles entre ses différents éléments. Les hommes se chargeant, par exemple, de l'artisanat et les femmes de la vente (modèle traditionnel d'organisation des familles de vanniers), ou les adultes se réservant le commerce de certaines marchandises (les vêtements) et les enfants celui d'autres (fleurs et fruits sauvages). Bien qu'il existe des artisans détenteurs d'un savoir unique (forgerons, rétameurs, orfèvres, van-

niers), c'est l'aptitude à la polyvalence, plus que la spécialisation, qui est valorisée. Il faut savoir faire face aux situations imprévues.

Circulation

La circulation des individus et des familles entre les groupes plus larges provoque un renouvellement constant des configurations sociales en même temps qu'un brassage de tous les éléments de la société. Véritable spécificité du «nomadisme» tsigane, cette circulation intergroupes est fonction de plusieurs facteurs.

L'appartenance à un réseau de parenté permet d'être situé par ceux avec qui on entre en contact. Tout individu qui arrive dans une communauté nouvelle cherche dans l'éventail de ses relations celles qui lui permettront de «s'accrocher» à une famille. A partir du moment où il est ainsi reconnu, il devient un membre responsable de cette communauté, avec les mêmes droits et les mêmes devoirs que tous les autres.

Le partage de valeurs et de traits culturels, qui crée un sentiment de fraternité entre ceux qui les possèdent, est un autre de ces facteurs.



Ci-dessus et en bas, campement, près de Sliven, ville industrielle bulgare, d'une «kumpania» (groupes d'associés) composée de cueilleurs. Ils collectent du tilleul, de la camomille et de la cornouille pour les entreprises pharmaceutiques de Bulgarie.



«Prendre la décision, rompre tous les liens par lesquels la vie moderne et la faiblesse de notre cœur nous ont enchaînés, nous armer symboliquement de la besace et du bâton de pèlerin, et partir.»

Isabelle Eberhardt (1877-1904)
femme de lettres française

Cette intégration se traduit par la mise à disposition du nouvel arrivant des compétences techniques nécessaires aux activités économiques exercées par la communauté. Au cours d'une tournée commerciale, un artisan n'hésite jamais à accepter une réparation qu'il ne sait pas lui-même effectuer; il ne doute pas de trouver parmi ses «frères» quelqu'un qui dispose du savoir-faire nécessaire. La règle est alors le partage des bénéfices en parts égales, quel que soit le travail effectué. Plus que la réussite individuelle, la coopération est valorisée.

Mais le passage d'une communauté à une autre n'est pas toujours possible. Les parcours de certains groupes ont été si tôt divergents que leurs membres semblent n'avoir rien en commun. Le regard uniforme que portent sur eux les sociétés installées ne suffit pas pour que tous les «Gitans» se reconnaissent entre eux.

Territoires

Le nomadisme des Tsiganes s'exerce sur un territoire déjà occupé. Le rapport qui s'instaure entre les nomades et leur environnement est un rapport de forces. Forces matérielles évidemment, mais plus encore force de la légitimité. Parce qu'ils viennent d'ailleurs, parce qu'ils vivent différemment, les Tsiganes sont partout regardés comme des intrus, des étrangers. L'histoire montre que la volonté des sociétés au sein desquelles ils vivent est de les voir disparaître.

Mais l'histoire des Tsiganes est aussi celle d'hommes qui s'appliquent à déjouer ce rapport de forces. Le nomadisme participe des stratégies de l'invisibilité, de la fluidité qui permettent de se glisser dans les interstices (législatifs, économiques, géographiques) qu'une société laisse vacants.

Il existe donc bien, à l'intérieur du territoire des non-Tsiganes, des territoires tsiganes. Ils sont de dimensions variables et de formes diverses; faits d'itinéraires et de pôles, ils se



VIVRE EN «KUMPANIA»

«Partout on rencontre les Tsiganes éparpillés en groupes, les "kumpania". Immobiles, ces unités peuvent être regroupées dans un quartier ou un "village", ou dispersées par foyers parmi les autres citadins. Mobiles, elles peuvent voir leur composition se transformer à chaque étape. Au gré des rencontres sur les lieux de halte, des individus passent d'une "kumpania" à l'autre, et avec eux des savoir-faire, des histoires, des modes de vie.»

superposent ou s'entrecroisent. Ils peuvent être libres d'accès ou défendus: entre groupes tsiganes présents dans une même région, les relations peuvent aller de la solidarité à la concurrence, de l'ignorance à la guerre.

Selon les activités exercées et les relations avec les non-Tsiganes qui en découlent, les modes d'occupation et d'exploitation de ces territoires diffèrent. Les activités commerciales choisies par les Tsiganes exigent un minimum de conformité aux exigences administratives locales et la possession d'un minimum de compétences culturelles — il vaut mieux par exemple savoir parler la langue de ceux que l'on sollicite. Certains s'en contentent, mais d'autres possèdent une connaissance approfondie des usages locaux.

L'observation révèle cependant que ce sont souvent les communautés qui possèdent le plus grand dynamisme culturel dans la conservation de leur langue et la perpétuation de leurs coutumes (choix matrimoniaux encore majoritairement endogamiques) et traditions (musique, littérature orale, costume) qui se montrent le plus à l'aise dans l'environnement non tsigane.

Les Tsiganes n'ont pas échappé au mouvement général d'urbanisation de la population,

plus ou moins marqué selon les Etats d'Europe. Ils ne sont pas non plus restés à l'écart du progrès technique et ont su utiliser les perfectionnements des moyens de transport individuels. Les modes d'itinérance se sont transformés. Les séjours des familles en un même endroit sont aussi de plus en plus longs. Quant aux événements familiaux, ils occasionnent des déplacements ponctuels pour lesquels l'auto suffit. Si la vie communautaire pâtit parfois de ce progrès, elle peut aussi s'en trouver enrichie en permettant le contact entre des groupes très éloignés.

Evolution

L'évolution politique récente de l'Europe a eu des effets aussi bien sur la migration que sur le nomadisme. Des centaines de familles tsiganes ont quitté les anciens Etats socialistes pour se diriger vers des pays d'Europe occidentale où elles souhaitent obtenir le statut de réfugié. Mais dans ces pays l'intervention de plus en plus marquée des pouvoirs publics dans la vie des citoyens touche également les nomades. Notamment dans la désignation de leurs lieux de halte, l'organisation de leur stationnement, et l'élaboration de programmes spécifiques concernant la santé, la scolarisation et la formation professionnelle.

Les Tsiganes n'ont peut-être jamais connu de situation historique confortable, mais ils ont toujours su, et dans des contextes souvent hostiles, assurer leur perpétuation et leur autonomie relative. Si les déplacements collectifs se réduisent, les autres traits qui définissent le «nomadisme» tsigane se maintiennent. Dynamique essentielle de la société tsigane, la circulation des individus et des familles élémentaires entre entités plus larges continue de s'effectuer — mais entre des pôles fixes plutôt que des pôles mobiles. ■

Ci-dessous, tsiganes en pèlerinage à Saintes-Maries-de-la-Mer dans le sud de la France. Selon la légende, Marie Jacobé et Marie Salomé (portées ici en procession) auraient trouvé refuge en ce lieu après avoir été chassées de la Judée. Elles étaient accompagnées de leur servante noire, Sara, qui est devenue la patronne des Tsiganes.



PATRICK WILLIAMS, ethnologue français, est membre du Laboratoire d'anthropologie urbaine du Centre national de la recherche scientifique (CNRS). Depuis de nombreuses années, il consacre des travaux à la culture et à la société tsiganes. Il a notamment publié *Django* (Limon, Paris, 1991) et *Nous, on n'en parle pas. Les vivants et les morts chez les Manouches* (Maison des sciences de l'homme, Paris, 1993).

Les Makus de la forêt tropicale

par Howard Reid

Les Makus se déplacent dans la forêt par plaisir plus encore que par nécessité. Les missionnaires qui ont voulu les sédentariser en savent quelque chose...



Dans un village maku de Colombie.

Les Makus vivent dans la forêt pluviale du nord-ouest de l'Amazone. Leur territoire s'étire de façon inégale sur une distance de mille kilomètres depuis les limites nord-ouest de la forêt près de la rivière Guaviare en Colombie jusqu'aux forêts bordant le Japurá et le Negro, deux affluents de l'Amazone, au Brésil. Il existe six groupes de Makus, aux noms distincts, qui parlent chacun un dialecte de la langue maku. Le nom de «Makus», imposé de l'extérieur, est un équivalent de «gitan».

Tous les Makus vivent au sein même de la forêt, à l'écart des fleuves qui y tissent un véritable réseau. Leurs rives sont habitées par d'autres peuples indigènes ou par des colons blancs, qui vivent essentiellement des produits de la pêche et de l'agriculture. Les Makus, eux, dépendent de la chasse, de la pêche et de la cueillette; ils pratiquent aussi l'agriculture, mais sur une bien moindre échelle que leurs voisins.

Les Makus se déplacent beaucoup. Chaque

jour les hommes et les femmes de l'un ou l'autre groupe s'enfoncent dans la forêt en quête de poisson, de gibier, de noix, de fruits, d'insectes ou de matériaux bruts destinés à la confection de paniers, d'armes, de maisons — en fait, d'à peu près tout ce dont ils ont besoin. La plupart des groupes ont un village «de base», ou longue maison, avec des petits jardins à proximité, d'où ils effectuent leurs sorties quotidiennes en forêt. Mais ils passent également des semaines, voire des mois entiers, dans des camps au cœur de la forêt. Ces camps ne sont pas fixes et leur emplacement varie avec les saisons, les mouvements du gibier, le niveau des eaux.

Tantôt le groupe tout entier, tantôt quelques familles seulement, vont camper dans la forêt. Si le campement est de courte durée (deux à trois jours), seuls les hommes et les garçons les plus âgés se déplacent; s'il dure une semaine ou plus, les familles changent d'endroit au bout de quelques jours. C'est une période d'activité intense pour les hommes. Ils chassent et pêchent dès avant l'aurore

«La liberté de mouvement favorise un système politique égalitaire: dès lors qu'aucune loi ne place impérativement l'individu sous l'autorité du chef du groupe auquel il appartient, la vie politique ne relève plus que de la libre volonté. Un chef maku qui abuse de son pouvoir risque fort de se retrouver tout seul.»

Fabrication du curare, une substance paralysante utilisée par les Makus comme poison de flèche (Colombie).

jusqu'à la tombée de la nuit pour amasser, au-delà des besoins alimentaires quotidiens, une réserve provisoire de viandes et de poissons qui servira dans certains rituels ou comme monnaie d'échange avec les populations riveraines. Le choix du site et de la durée du déplacement varie suivant le type de nourriture que l'on cherche, la saison et l'état des cours d'eau. Il y a toujours un large éventail de possibilités, aussi est-il courant que les familles constituant le groupe se dispersent toutes au même moment dans la forêt pour partir à la recherche de divers produits.

Pour les femmes, ces campements rompent agréablement la routine qu'elles connaissent au village «de base»: celle des travaux agricoles et de la préparation de la nourriture. A l'ombre fraîche des frondaisons, elles récoltent des plantes grimpantes qu'elles tresseront en paniers, ramassent, pour la consommation, fourmis, termites et chenilles, elles se détendent et jouent avec leurs enfants.

Joie du mouvement, ennui de l'immobilité

Les Hupdus, un groupe de Makus au sein duquel j'ai vécu deux ans, ont deux mots différents pour décrire leurs activités. «Bu'ui» signifie travailler, avec une connotation désagréable, au sens de défricher les jardins, construire des maisons ou fabriquer des outils. «Get Ko'ai» signifie à peu près «sillonner la forêt», soit pêcher, chasser, chercher ou plus simplement garder l'œil ouvert sur tout ce qui se passe. «Get Ko'ai» est reconnu comme une agréable façon de passer le temps. Schématiquement, travailler en se déplaçant est amusant, travailler en un lieu fixe est fastidieux.

Les Hupdus n'aiment pas seulement se déplacer en quête de leur nourriture, ils aiment aussi se rendre mutuellement visite. Ils vivent en

petits groupes dispersés (une à cinq familles, six à quarante personnes) étroitement unis par des liens de parenté. L'arrivée de visiteurs est toujours un grand moment. Les enfants aux yeux perçants sont les premiers à annoncer d'un cri leur venue: tout le monde se rue hors de la maison pour voir de qui il s'agit. Une fois qu'ils sont entrés, on leur indique où s'asseoir et on leur donne de quoi se restaurer et se désaltérer. Puis on leur souhaite la bienvenue en leur demandant: «Etes-vous bien arrivés?». Ils répondent aussitôt: «Oui, je suis bien arrivé. Etes-vous là?», à quoi les hôtes répondent qu'ils sont effectivement bien là. Par cet échange, les deux groupes confirment qu'ils sont bien eux-mêmes et non des esprits maléfiques se faisant passer pour eux.

Lorsqu'il y a des visiteurs, l'ambiance est à la fête. Les hommes partent en bande pêcher ou chasser, ou construisent une nouvelle maison; les adolescents flirtent et nagent ensemble; les femmes partagent les tâches domestiques ou vont passer la journée dans la forêt. Ces rassemblements suscitent presque toujours une beuverie, qui peut rester profane, prendre un tour orgiaque, ou devenir un grand rituel sacré (l'alcool, les drogues hallucinogènes et la musique permettent alors d'accomplir des voyages cosmiques dans un état second).

Les Nukaks de Colombie sont les plus mobiles de tous les Makus, peut-être même de tous les peuples d'Amérique du Sud. Tous les trois à dix jours, ils abandonnent leurs abris en feuilles de bananier et se déplacent de quelques kilomètres à travers la forêt vers un nouveau site. Bien qu'ils cultivent de petits jardins dans la forêt, ils n'y construisent pas, à la différence des autres Makus, de demeures permanentes qui servent de «base» géographique. Les raisons de cette extrême mobilité sont incertaines. Mais il faut savoir que les Nukaks, naguère encore fort méfiants envers le monde extérieur, ont vu pendant deux siècles leur territoire parcouru par des chasseurs d'esclaves; plus récemment, des ramasseurs de latex, des éleveurs de bétail et des planteurs de coca ont cherché à s'y implanter. Il en est résulté plusieurs massacres, ainsi que des assassinats isolés, des débuts d'épidémies. Les Nukaks doivent savoir que mobilité, dans ces cas-là, rime avec sécurité.

Les Makus ne circulent pas seulement en famille ou en groupe, mais aussi, individuellement, entre différents groupes. Pour eux comme pour d'autres peuples nomades, chacun est libre de choisir où et avec qui il veut aller.

Courir la forêt en songe

Les Makus aiment le monde dans lequel ils vivent. Je me suis souvent promené en forêt en compagnie de vieillards qui imitaient le cri des oiseaux ou des singes pour le seul plaisir de les entendre répondre. Parler aux animaux les amuse. Une chasse fructueuse, la découverte de miel ou d'arbres chargés de fruits ou de noix: autant d'occasions de se réjouir. Dans leurs rêves, les



Village de base, ou «longue maison», des Baras, un groupe de Makus de Colombie.



Makus parcourent la forêt à la recherche de signes: rêver de feuilles de tabac, par exemple, annonce qu'on rencontrera des pécaris (porcs sauvages), car le groin de cet animal rappelle la forme des feuilles. Il arrive que la chasse vienne confirmer le rêve. La forêt vit au plus profond de chaque Maku; la parcourir, c'est la garder vivante en soi-même autant qu'en tirer subsistance.

Il n'est pire contresens que d'affirmer que les nomades ne se déplacent que par nécessité. Il est encore plus faux de prétendre qu'ils se sédentariseraient s'ils trouvaient d'autres moyens de subsistance. Les Makus possèdent depuis des lustres les outils nécessaires au défrichage de vastes jardins qui leur permettraient de vivre de façon plus sédentaire. Mais ils ne veulent pas de ce mode de vie. Pour les Touaregs, les maisons sont «les tombeaux des citadins».

Durant la saison des pluies de 1975, où celles-ci furent particulièrement abondantes, les fleuves débordèrent, dispersant les poissons et rendant tout déplacement en forêt difficile. Le gibier était rare et les chasseurs peu chanceux. Un matin, un jeune homme abattit un agouti (un rongeur à longues pattes) d'un kilo, et l'offrit à son frère aîné, chef du groupe. Ostensiblement, celui-ci s'abstint d'en offrir le moindre morceau aux trois autres familles qui partageaient leur habitation depuis plus d'un mois; il n'en donna pas davantage au frère de sa mère, lequel était pourtant un membre résident du groupe.

Ne pas partager la viande est l'un des pires crimes imaginables pour les Makus, aussi les familles offensées claquèrent-elles la porte en pestant contre la grossièreté du chef. Une semaine plus tard, une beuverie les rassembla à nouveau. Quand ils furent saouls, une violente dispute éclata: tous ceux auxquels on avait refusé de la viande d'agouti quittèrent la maison et mirent le feu à un abri où certains d'entre eux logeaient.

Les visiteurs regagnèrent leur propre village de base et l'ex-résident (frère de la mère) établit une nouvelle base dans un ancien jardin à trois heures de marche de là. Un an plus tard, toutes les familles étaient de nouveau en bons termes — mais l'ex-résident ne revint jamais vivre au sein de son groupe.

La mobilité est donc un élément extrêmement important pour aplanir les difficultés qui surgissent. La liberté de mouvement favorise aussi un système politique égalitaire: dès lors qu'aucune loi ne place impérativement l'individu sous l'autorité du chef du groupe auquel il appartient, la vie politique ne relève plus que de la libre volonté. Un chef maku qui abuse de son autorité risque fort de se retrouver bientôt tout seul. Les Makus détestent recevoir des ordres d'autres Makus. Ils tourneront tout simplement le dos à quiconque se montrera trop autoritaire avec eux.

Cela n'est pas dû à une absence de hiérarchie sociale, ou à quelque incapacité d'en instaurer une, mais à une volonté délibérée de ne laisser se développer aucune structure inégalitaire.

Le jour où les Makus cessèrent de courir la forêt

Dans les années 70, les missionnaires salésiens installés sur le cours supérieur du Rio Negro, au Brésil, accentuèrent la pression qu'ils exerçaient sur les Hupdus pour que ceux-ci mettent un terme à leurs incursions dans la forêt et se fixent dans des maisons bordées de grands jardins à bâtir autour de la chapelle et de l'école. Ils «invitèrent» six groupes makus de la région à s'atteler ensemble à cette tâche, créant ainsi, d'un seul coup, des villages de 120 à 150 habitants. Les populations riveraines servirent d'intermédiaires entre les missionnaires et les Makus, forçant la main à ces derniers. Plusieurs sites furent choisis

HOWARD REID, cinéaste, écrivain et anthropologue britannique, est chargé de recherche en anthropologie visuelle à l'université de Manchester. Après un séjour de deux ans (1974-1976) chez les Makus, il est retourné parmi eux en 1989 et 1992. Il a également vécu et tourné des films chez les Khazaks (Chine), les Massais (Kenya) et, en 1993, chez les Touaregs du Niger.

en vue d'y regrouper un jour la totalité des Makus — qui vivaient jusque-là répartis dans près de quarante communautés distinctes. Pour les encourager et les aider, en attendant la première récolte des jardins, les missionnaires leurs distribuèrent des vêtements et de la farine de manioc.

Dans tous ces centres de regroupement, la situation évolua de façon identique: les Makus se montrèrent intéressés durant les premiers mois. Il y eut beaucoup de «bu» (corvées) désagréables et pas assez de «get ko'ai» (courses dans la forêt), mais la nourriture et les vêtements étaient disponibles et gratuits, et il y avait aussi la curiosité suscitée par les missionnaires. Mais au bout de quelques mois des tensions apparurent, qui devinrent aiguës. Il n'y eut bientôt plus de gibier dans un rayon de plusieurs heures de marche autour des villages, et les cours d'eau furent vidés de leurs poissons...

Six mois après le début de l'expérience, les missionnaires prirent quelques vacances. Les Makus en profitèrent pour, après avoir brassé une grande quantité de bière de manioc, organiser une vaste orgie. Ils se reformèrent ensuite en groupuscules et se dispersèrent dans la forêt. L'ayant appris, les missionnaires chargèrent leurs intermédiaires riverains de ramener les Makus au bercail. Puis ils interdirent fêtes, danses, brassage et consommation de bière. Les Makus restèrent — surtout ceux qui tenaient à ce que leurs enfants sachent lire et écrire, apprennent quelques rudiments de portugais et de calcul. Mais la vie dans ces villages avait perdu tout attrait à leurs yeux.

Pooh, un ami maku, me résuma l'expérience des missionnaires en ces termes: «Les prêtres viennent et nous disent de ne plus boire de bière,



de ne plus danser, de ne plus jouer de nos trompettes sacrées. C'est comme si on nous prenait toute notre nourriture. Que devons-nous faire? Sans nourriture ni musique, le monde devient terne. Les gens sont tristes, ils tombent malades et meurent.»

Comment répondre aux besoins des nomades?

D'innombrables récits, semblables à celui-ci et venant des quatre coins du monde, relatent les souffrances des peuples nomades contraints, par des forces extérieures — militaires, économiques ou politiques — de cesser leurs déplacements. Je n'ai jamais rencontré de nomades qui souhaitent renoncer à leur nomadisme. Se déplacer n'est pas seulement pour eux un besoin: ils aiment cela.

Cependant, la plupart des gouvernements sont convaincus que le seul moyen de protéger les nomades contre les menaces de la vie moderne est de les clouer au sol — afin de pouvoir les recenser, les scolariser, les vacciner. Or ces services peuvent leur être fournis sans qu'ils soient immobilisés. Les rares expériences qui ont été tentées en ce sens chez des nomades en déplacement ont remporté un franc succès. Une antenne médicale mobile et un programme de vaccination ne sont pas des choses difficiles à mettre sur pied — même en forêt tropicale.

L'éducation, dans ces conditions, présente plus de difficultés — mais celles-ci ne sont pas insurmontables, surtout si les personnes visées sont motivées et désireuses d'apprendre. Une fois les compétences élémentaires en matière d'éducation transmises aux populations concernées, celles-ci peuvent poursuivre par elles-mêmes l'instruction des leurs en bénéficiant d'une aide réduite.

Nombreux sont les jeunes parents makus qui regrettent de ne pas parler l'espagnol ou le portugais, de ne pas savoir utiliser l'argent, et qui, de ce fait, sont exploités. Mais ils ne sont pas prêts à sacrifier leur mode de vie pour comprendre ce qu'on raconte à la télévision chez leurs voisins riverains.

Le dernier et sans doute le plus important des facteurs de mobilité nomade, c'est la terre. Les nomades qu'on trouve encore dans le monde vivent sur les terres les plus reculées: déserts, toundras, steppes et forêts pluviales. Ces étendues vierges et rudes, d'une beauté sauvage, sont loin d'être fertiles, c'est le moins qu'on puisse dire. Pour y subsister, sans détruire l'équilibre naturel, ces populations ont besoin de beaucoup d'espace. C'est pourquoi il est si important qu'elles obtiennent l'entière propriété de leurs terres, sous-sol inclus. Les industries minières ont causé, de l'Arctique à l'Australie, les pires souffrances à ces peuples. Seuls des droits fonciers inviolables permettront aux nomades de poursuivre leurs déplacements et de choisir eux-mêmes le type de rapports qu'ils souhaitent entretenir avec le reste de l'humanité. ■



Campement auquel les Massaïs ont mis le feu. Le plus souvent, ces pasteurs nomades laissent intact le campement qu'ils quittent. Mais il arrive aussi qu'ils le brûlent pour nettoyer l'endroit et éliminer les parasites.

Préparation d'une drogue hallucinogène d'origine végétale utilisée pour les rituels.



En Afrique noire, les terres traditionnellement exploitées par les éleveurs nomades sont en crise. A qui la responsabilité?

Terres d'Afrique: espaces collectifs ou exploitations privées?

par John Galaty

■ Les pasteurs d'Afrique ont su tirer parti des maigres ressources des zones arides et semi-arides du continent pour y élever du bétail qui assure, en retour, leur propre subsistance et alimente en viande les villes en pleine expansion, ainsi que les exploitations agricoles surpeuplées. La plupart vivent à l'intérieur d'une vaste bande de savane qui dessine une courbe au cœur du continent. Dans les régions les plus sèches (moins de 500 mm de pluie par an), le

bétail est la seule ressource, alors que dans les zones semi-arides (moins de 750 mm de pluie par an), on pratique une économie agro-pastorale: élevage associé à un peu d'agriculture. L'immense majorité des éleveurs et la moitié du bétail du continent sont concentrés dans une zone orientale qui s'étend de l'Éthiopie et du Soudan, au nord, à la République-Unie de Tanzanie, au sud, et qui représente un cinquième environ de la superficie de l'Afrique.



Chevriers massaïs de la tribu des Samburus (Kenya).

Les parcours semi-désertiques abritent évidemment des troupeaux plus clairsemés que ceux qu'on trouve dans les îlots de végétation des collines et hauts plateaux à forte densité humaine et animale. Sur ces terres où l'agriculture n'est guère envisageable, la rareté de la végétation a pour cause l'absence de pluie. Les troupeaux ont donc besoin de beaucoup plus d'espace pour subsister. Malheureusement, en raison de la pression démographique, un nombre croissant d'habitants des hautes terres surpeuplées vient s'établir dans ces régions arides ou semi-arides, qu'ils trouvent faiblement habitées. Mais la population locale sait fort bien, elle, que ces espaces ouverts ont une capacité d'accueil très

Un campement massaï regroupe généralement une cinquantaine de huttes.



«La vie est un pont. Traverse-le, mais n'y bâtis point de maison.»

Proverbe indien

limitée et que toutes leurs ressources sont déjà mises à contribution pour nourrir les troupeaux et pratiquer un minimum d'agriculture.

Il en faudrait bien davantage, cependant, pour décourager les paysans avides de terre qui convoitent les grands espaces de leurs voisins éleveurs. Un peu partout, les enclaves les plus fertiles se hérissent de clôtures, que ce soit dans les oasis sahariennes, les vallées des fleuves, les abords du désert du Kalahari au Botswana, ou les zones montagneuses et marécageuses de l'Afrique de l'Est. L'un des peuples pasteurs les plus notablement menacés par ce grignotage est celui des Massaïs, qui occupent les plaines du sud du Kenya et du nord de la République-Unie de Tanzanie.

Au Kenya, la corruption qui a sévi dans la répartition des terres, la pauvreté, qui pousse les plus humbles à revendre les parcelles qui leur sont attribuées, et la multiplication des parcs et des réserves font que les territoires des Massaïs rétrécissent comme une peau de chagrin. Mais le rythme des expropriations est encore plus rapide du côté tanzanien en raison de la nouvelle politique de location des terres à des entreprises locales ou étrangères. Grâce à la complicité des autorités villageoises (censées être les gardiennes des terres), les fonctionnaires, les potentats locaux et les compagnies étrangères se voient attribuer des permis d'exploitation portant sur des milliers d'hectares. Les éleveurs traditionnels découvrent ainsi du jour au lendemain que des barbelés leur interdisent l'accès aux pâturages qu'ils utilisaient depuis des générations ou que ceux-ci ont été transformés par les machines en

champs labourés s'étendant à perte de vue. Pour les Tanzaniens entreprenants d'aujourd'hui, le pays massai est devenu la «nouvelle frontière» et eux-mêmes se considèrent comme les «cow-boys» venus occuper les terres des «Indiens», en l'occurrence, leurs concitoyens massais.

Logique de la dépossession

Pour tenter de comprendre ce processus impitoyable (mais non inévitable) il faut déchiffrer le discours, souvent contradictoire, qui prétend justifier la dépossession.

Premier argument: les parcours seraient sur-exploités par les éleveurs, le surpâturage dégradant les sols. L'érosion, la sécheresse et le recul de la végétation seraient les conséquences paradoxales de la propriété collective: si la protection de l'environnement est une responsabilité commune, chaque pasteur recueille individuellement les bénéfices de son activité. Personne ne se sent donc tenu de limiter l'importance de son cheptel. Conclusion: la seule manière de préserver les ressources collectives serait de les confier à des intérêts privés ou de les placer sous le contrôle de l'État. Cette argumentation est pour le moins spéculative et sert à justifier des politiques de plus en plus critiquées.

D'abord, cette thèse minimise le rôle des institutions communautaires, légitimées par la tradi-

tion et l'appui des populations locales, dans la gestion des ressources de l'environnement. Ensuite, elle traite les pasteurs comme des individualistes forcenés incapables de se concerter, alors qu'ils ont en fait des réseaux de communication très efficaces, qui coordonnent leurs stratégies d'exploitation des parcours. Enfin, contrairement à ce qu'elle laisse entendre, le facteur le plus important pour la qualité des herbages, dans la plupart des systèmes agro-pastoraux d'Afrique, n'est pas le nombre des animaux en pâture; la détérioration du parcours est essentiellement due, non au surpâturage, mais à la nature des sols et à la sécheresse.

L'érosion et la sécheresse ont pour cause le niveau des pluies, anormalement bas depuis plus de trente ans. A la saison sèche ou en période de sécheresse, l'abondance de l'herbe dépend bien plus de la quantité des précipitations que de la proportion de cellulose déjà morte que le bétail broute ou non. Après une sécheresse, les graines des herbes annuelles en surface et celles des herbes pérennes enracinées dans le sol n'attendent que l'eau régénératrice pour germer. En fait, sur de nombreux parcours, c'est plutôt l'insuffisance que l'abondance du bétail qui pose un problème, car les herbages non broutés se transforment en terrains à la végétation broussailleuse, immanquable et improductive qui abrite des parasites et empêche la repousse de l'herbe.

Un autre argument, qui contredit pourtant le

LES CLÔTURES
«Les enclaves les plus fertiles se hérissent de clôtures: dans les oasis sahariennes, les vallées des fleuves, les abords du désert du Kalahari, ou les zones montagneuses et marécageuses de l'Afrique de l'Est. L'un des peuples pasteurs les plus menacés par ce grignotage est celui des Massais...»

Hutte massai en territoire tanzanien.



précédent, accuse les pasteurs de sous-exploiter les parcours! Cette idée procède d'une impression superficielle, née du contraste entre le peuplement dense des hautes terres et l'habitat dispersé des plaines, entre la culture intensive des terres les plus fertiles et l'apparente inutilité des pâturages qui sont (volontairement) laissés en jachère une grande partie de l'année.

On a prétendu aussi que la privatisation des terres améliorerait la productivité en transformant les parcours en terres agricoles ou en pâturages voués à l'élevage extensif. Or la privatisation des terres est trop souvent un simple prétexte pour accumuler du capital, par le mécanisme du crédit, qui permet aux spéculateurs d'acheter des terres à bon marché et de se servir des titres pour emprunter et investir ailleurs. Ces propriétaires absentéistes laissent souvent leurs terres inexploitées et même désertées. En l'occurrence, la privatisation se traduit par une *baisse* de la productivité. Mais même lorsque le contraire est vrai, il convient d'apprécier le résultat en fonction des capitaux investis. Lorsque le gouvernement finance l'irrigation des terres des gros propriétaires, cette valorisation des sols revient en fait à détourner les fonds publics au profit d'intérêts privés, opération dont on ne saurait minimiser le coût social.

La tragédie des champs clos

Mais le véritable problème de l'heure est la multiplication des clôtures sur les parcours, chacun souhaitant accaparer à son profit le maximum de terres sans se soucier de l'intérêt commun. C'est là que la thèse selon laquelle la privatisation ou l'étatisation des pâturages collectifs seraient la panacée se révèle peu fiable. Trop souvent, en effet, l'étatisation des terres affaiblit les réseaux de gestion communautaire, créant des conditions de concurrence sauvage désastreuses pour l'environnement. Il est rare que l'Etat ait les moyens (ou la volonté)

Jeunes Massaïs en grande tenue se rendant à l'Eunoto, importante cérémonie assurant le passage de la condition de guerrier à celle d'homme mûr.



La hutte massaï est un édifice précaire fait d'une armature de branchages recouverte de terre mêlée de bouse de vache et de paille hachée.



de contrôler l'utilisation des parcours en collaboration avec les communautés pastorales.

Quant à la privatisation, elle peut entraîner, nous l'avons vu, soit le quasi-abandon des terres, soit une surexploitation quand les nouveaux propriétaires décident de tirer un maximum de profit par l'exploitation intensive de leurs terres (et des biens communaux adjacents). Ce n'est pas tant l'érosion des terres que celle des droits fonciers des autochtones qui explique l'abandon des pratiques culturelles et agro-pastorales transmises de génération en génération dans certaines régions d'Afrique.

Il semble plus sage en effet de faire confiance aux petits pasteurs et paysans locaux comme agents de gestion et de conservation des ressources naturelles plutôt qu'à des entrepreneurs privés. Une fois qu'on a compris que la clôture des parcours et la privatisation des terres ne profitent presque jamais à ceux qui ont passé leur vie à les mettre en valeur, on saisit le pourquoi des deux fléaux — la détérioration accélérée de l'environnement et l'aggravation de la misère — qui frappent les régions arides et semi-arides d'Afrique. ■



JOHN GALATY, anthropologue américain, enseigne au Département d'anthropologie de l'université McGill, à Montréal (Canada), où il dirige également le Centre pour la société, la technologie et le développement. Spécialiste du nomadisme pastoral africain, il poursuit en particulier des recherches sur le régime foncier des Massaïs. Il est notamment l'auteur de *The World of Pastoralism: herding Systems in Comparative Perspective* (1990), *Le monde du pastoralisme: une étude comparée des systèmes d'élevage* et *Herders, Warriors and Traders: Pastoralism in Africa* (1991, Eleveurs, guerriers et marchands: le pastoralisme africain).

POUR EN SAVOIR PLUS SUR LES NOMADES

EN FRANÇAIS:

- Bernus E. et Pouillon F. (dir.), **Sociétés pastorales et développement** (Cahiers des sciences humaines, vol. 26, n° 1-2), Paris, ORSTOM, 1990.
- Bocco R., Jaubert R. et Metral F., **Steppes d'Arabie. Etats, pasteurs, agriculteurs et commerçants: le devenir des zones sèches** (Cahiers de l'IUED, n° 23), Genève et Paris, IUED et PUF, (1993).
- Denis Pierre, **Les Derniers nomades**, Paris, L'Harmattan, 1989, 631 p.
- Galaty John, Aronson Dan et Salzman Philip Carl, **L'Avenir des peuples pasteurs**, Ottawa, Centre de recherches pour le développement international, 1983, 432 p. (fr.).
- Liégeois Jean-Pierre, **Tsiganes**, Paris, La Découverte/Maspéro, 1983, 371 p. (fr. et angl.).
- Monod Théodore (dir.), **Les Sociétés pastorales en Afrique tropicale/Pastoralism in Tropical Africa**, Londres, Oxford University Press, 1975, 502 p. (éd. bilingue fr. et angl.).
- Saintoir Christian, **Raison pastorale et politique de développement — Les Peuls sénégalais face aux aménagements**, Paris, ORSTOM, 1983, 185 p.
- Thesiger Wilfrid, **Visions d'un nomade**, Paris, Plon, 1987, 224 p.
- White Kenneth, **L'Esprit nomade**, Paris, Grasset, 1987, 309 p.

EN ANGLAIS:

- Adamu Mahdi et Kirk-Greene, A.H.M., **Pastoralists of the West African Savanna**, Manchester, Manchester University Press, 1986, 359 p.
- Arhem Kaj, **Pastoral Man in the Garden of Eden: The Masai of the Ngongoro Conservation Area, Tanzania**, Uppsala, University of Uppsala, Sweden, 1985, 123 p.
- Barth Fredrik, **Nomads of South Persia**, Oslo, Oslo University Press, 1961, 159 p.
- Black-Michaud Jacob, **Sheep and Land: The Economics of Power in a Tribal Society**, Cambridge, Cambridge University Press, 1987, 231 p.
- Clarke Thurston, **The Last Caravan**, New York, G.P. Putnam's Sons, 1978, 286 p.
- Lancaster William, **The Rwala Bedouin Today**, Cambridge, Cambridge University Press, 1981, 179 p.
- Lewis N., **Nomads and Settlers in Syria and Jordan, 1880-1980**, Cambridge, Cambridge University Press, 1987.
- Nelson Cynthia, **The Desert and the Sown — Nomads in the Wider Society**, Berkeley, University of California, 1973, 173 p.

EN ALLEMAND:

- Braukämper U., **Migration und ethnischer Wandel: Untersuchungen aus der östlichen Sudanzone**, (Studien zur Kulturkunde, 103), Stuttgart, Franz Steiner, 1992.



UNESCO

UNE VIDÉOCONFÉRENCE SUR L'ALPHABÉTISATION

Le monde compte plus de 900 millions d'adultes analphabètes, dont 65% sont des femmes. Sur les 132 millions d'enfants qui ne sont jamais entrés dans une salle de classe, les deux tiers sont des filles, et le tiers vit en Afrique subsaharienne. Dans les pays en développement, filles et minorités sont souvent exclues de l'école; le manque de livres scolaires, de professeurs et d'infrastructures est un lourd handicap. Dans les pays industrialisés, on assiste à une recrudescence de l'illettrisme fonctionnel d'adultes qui sont allés à l'école et à un déclin de la lecture chez les enfants drogués par la télévision. La révolution technologique en cours, avec les ordinateurs, les satellites, les fibres optiques, modifie inexorablement la notion d'alphabétisation dans le monde. Aussi l'UNESCO, pour souligner l'impact de ces fulgurantes avancées

technologiques sur l'éducation, a-t-elle célébré la Journée internationale de l'alphabétisation, le 8 septembre, avec une vidéoconférence entre Paris et Washington, retransmise par satellite en certains points d'Amérique du Nord, d'Europe et d'Afrique du Nord. Des éducateurs, des décideurs et des experts en communication de diverses régions du monde ont discuté des problèmes d'alphabétisation, d'éducation formelle et informelle et des défis qu'ils posent à l'approche du 21^e siècle.

UN FORUM INTERNATIONAL SUR LA BIODIVERSITÉ

«Biodiversité: science et développement — vers un nouveau partenariat», tel était le thème du forum international qui s'est tenu à l'UNESCO du 5 au 9 septembre. Quelque 600 scientifiques, responsables politiques, économistes, éducateurs et chefs d'entreprise ont participé à cette rencontre, la plus importante consacrée à ce sujet depuis la Conférence des Nations Unies sur l'environnement et le développement (CNUED), qui eut lieu à Rio de Janeiro en juin 1992 et qui avait notamment abouti à la signature d'une Convention internationale sur la diversité biologique. On désigne par le néologisme «biodiversité» toute la gamme des gènes, des micro-organismes, des espèces et des écosystèmes que compte

PATRIMOINE MONDIAL: DE NOUVEAUX ÉLUS

Lors de la 17^e réunion annuelle du Comité du patrimoine mondial, qui s'est tenue en décembre 1993 à Cartagène (Colombie), quatre nouveaux sites naturels ont été inscrits sur la Liste du patrimoine mondial: les monts *Shirakami*, au nord de l'île de Honshu (Japon), où se trouvent les derniers vestiges intacts d'une forêt de hêtres qui couvrait autrefois les versants montagneux du Japon septentrional. Ce sont les cèdres qui font, en revanche, la richesse

du deuxième site, celui de *Yakushima*, sur l'île de Yaku. Promu aussi, le parc marin du récif corallien de *Tubbataha*, aux Philippines. Pour sa part, la réserve d'*El Vizcaino*, dans la péninsule de Baja California, au Mexique, abrite d'importants sites de reproduction et d'hivernage de la baleine grise, ainsi que plusieurs espèces de tortues marines, des otaries, des éléphants de mer et des oiseaux aquatiques. ■

la planète. Le forum a abordé les thèmes suivants: aspects cellulaires et moléculaires liés à la notion d'unité et de diversité du vivant; rôle de la biodiversité dans le fonctionnement des écosystèmes; inventaire et surveillance à long terme; moyens de conservation, y compris dans notre environnement urbain quotidien; utilisation des ressources pour l'agriculture et l'industrie; dimensions culturelles et éthiques de la biodiversité.

L'ACTION DU COMITÉ DE BIOÉTHIQUE

Le Comité international de bioéthique de l'UNESCO (CIB) a été créé en septembre 1993. Après avoir noué des contacts et procédé à des consultations avec ses correspondants à travers le monde, notamment les comités nationaux d'éthique, il a entamé, lors de sa deuxième session (septembre 1994), sa tâche fondamentale: l'élaboration d'un instrument international qui assure la protection du génome humain. Cette deuxième session portait sur les conséquences éthiques des progrès de la génétique. On y a abordé entre autres le dépistage et les tests génétiques, la thérapie génique et l'enseignement de la bioéthique à travers le monde. Noëlle Lenoir, la présidente du CIB, a évoqué les transformations qu'a connues «le paysage bioéthique international» au cours de l'année passée. Elle a notamment mentionné les avancées de

la législation française et les travaux de diverses organisations internationales, dont l'Organisation mondiale de la santé, le Conseil de l'Europe et la Commission européenne. Le *Courrier de l'UNESCO* a consacré son numéro de septembre 1994 à ce grand problème d'aujourd'hui: «Bioéthique, Naître ou ne pas naître, A-t-on le droit de manipuler la vie?». ■

LE QUATUOR KOMITAS

Le 15 novembre, le Quatuor Komitas donne un concert exceptionnel à l'UNESCO (à son programme: Brahms, Vartan, Schubert et Komitas). Créé en 1924, ce Quatuor est célèbre dans le monde entier. La tournée de quatorze concerts qu'il entreprend en France, en Allemagne et en Suisse, marque le 125^e anniversaire de la naissance du religieux et compositeur arménien Sogomon Sogomonian, dit Komitas Vardapet (1869-1935). Les musiciens jouent sur des instruments signés Guarnerius (célèbre famille de luthiers italiens des 17^e et 18^e siècles), qui donne à cette formation un timbre unique. Son répertoire comprend aussi bien des œuvres classiques que contemporaines et accorde une place importante à la musique arménienne. Cette tournée bénéficie notamment du soutien de l'A.M.I. (Action musicale internationale) du Jardin de Musique et de l'Union générale arménienne de bienfaisance (U.G.A.B.). ■

Halte à la désertification



C'EST à Alger, en avril 1951, qu'a été lancé le programme de l'UNESCO sur les zones arides, l'un des premiers programmes internationaux de coopération scientifique établis au sein du système des Nations Unies. Ce programme, qui

s'est poursuivi jusqu'en 1964, a contribué non seulement à mobiliser la communauté scientifique compétente, mais aussi à développer des programmes et des projets d'assistance technique, ainsi qu'à créer et à renforcer des institutions de recherche, de formation et d'appui au développement dans un grand nombre de pays. Sur le plan scientifique, il a permis l'élaboration de la «Carte mondiale des zones arides» et la publication d'une trentaine de volumes dans la série «Recherches sur les zones arides».

A partir de 1964, le relais a été pris par un programme plus large de «Recherche sur les ressources naturelles» et par la «Décennie hydrologique internationale», qui ont mis l'accent sur le développement des connaissances scientifiques et l'élaboration de méthodologies s'appuyant sur l'étude de cas concrets.

Avec le démarrage du programme sur l'Homme et la biosphère (MAB) en 1971, les activités concernant les zones arides et semi-arides ont été relancées dans une optique nouvelle, qui se caractérise notamment par une approche intégrée et pluridisciplinaire — c'est-à-dire, en l'occurrence, associant les sciences sociales aux sciences exactes et naturelles.

C'est vers cette époque que la crise écologique révélée par la grande sécheresse au Sahel atteignit son paroxysme. Cette crise a constitué l'un des principaux facteurs qui ont conduit à la Conférence mondiale des Nations Unies sur la désertification, tenue à Nairobi en août-septembre 1977, et à laquelle l'UNESCO a été étroitement associée.

Plus récemment, l'UNESCO a soutenu l'initiative prise

par la France et appuyée par plusieurs autres pays à l'occasion du Sommet de l'Arche en 1989 et qui a abouti à la mise en place de l'Observatoire du Sahara et du Sahel (OSS). Nous avons vu dans cette initiative une manifestation d'intérêt pour les problèmes de développement et de lutte contre la désertification dans les vingt pays situés en zone saharienne et péri-saharienne et une volonté politique de favoriser la coopération entre ces pays ou en direction de ces pays.

LUTTER SUR TOUS LES FRONTS

La désertification est un problème de caractère global. Ses solutions ne peuvent être dissociées de celles requises pour assurer les conditions d'un développement durable, qui réponde aux besoins immédiats des populations tout en garantissant la protection à long terme de l'environnement. Aussi l'UNESCO privilégie-t-elle une approche globale, où sont associées la lutte contre la pauvreté, l'alphabétisation, la gestion de la dynamique démographique et l'exploitation rationnelle des ressources naturelles. Ce n'est qu'à travers un effort interdisciplinaire, mené sur plusieurs fronts par des partenaires travaillant ensemble, que les conditions de vie des populations défavorisées peuvent durablement s'améliorer.

La lutte contre la désertification ne doit pas être considérée *per se*, indépendamment du cadre social et humain dans lequel elle est, ou devrait être, menée. Elle ne sera jamais efficace si ceux qui doivent en être à la fois les acteurs et les bénéficiaires ne sont pas convaincus de sa nécessité et des avantages qu'ils en retireront. Mieux les populations locales seront informées, plus motivées elles seront pour participer à cette action. Il est donc évident que l'éducation pour tous est fondamentale à cet égard. Lorsqu'elles seront dotées des connaissances et des savoir-faire nécessaires, les populations des pays touchés par la désertification réagiront avec une promptitude et une efficacité accrues, et le développement durable aura plus de chances de se répandre à l'échelle de la planète. ■



Le monastère d'Alcobaça

De l'esprit de saint Bernard à l'amour de Pedro et Inês

par José Augusto Seabra



ACTION UNESCO
MÉMOIRE DU MONDE

36

PEU de monuments auront été si intimement liés à l'histoire d'un peuple, tout en gardant une portée universelle. L'abbaye cistercienne de Sainte-Marie d'Alcobaça fut fondée en 1153, l'année même de la mort de saint Bernard, l'un des grands maîtres spirituels de l'ordre de Cîteaux. Alcobaça avait été donnée aux cisterciens par Alphonse Henriques, premier roi du Portugal, pour leur contribution à la reconquête du pays. Les «moines blancs» — ainsi surnommés à cause de leur habit blanc, symbole de l'austérité et de la

pureté de la vie monastique — y édifièrent un des plus beaux ensembles monastiques d'Europe. Celui-ci témoigne de leur rôle éminent, à la fois religieux et culturel, politique et social, dans l'émergence d'une nation dont les grandes découvertes maritimes feront un foyer de rayonnement de la civilisation chrétienne dans le monde.

Les cisterciens étaient arrivés au Portugal dix ans plus tôt, alors que le nouveau royaume venait à peine d'être reconnu par la Castille. Ils prirent une part active dans la consolidation de la nation, dont ils orga-



Ci-dessus, le dortoir des moines.
Ci-contre, façade de l'église de Sainte-Marie d'Alcobaça au portail de style gothique.

Chef-d'œuvre de l'architecture religieuse, le vaste ensemble du monastère cistercien d'Alcobaça, fondé au 12^e siècle au Portugal, est inscrit sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO depuis 1989.

Par la suite, ces pouvoirs seront tantôt élargis, tantôt limités par la couronne; jusqu'à l'avènement de la monarchie libérale, l'Ordre jouera, par intermittences, un très grand rôle dans la vie intellectuelle et politique du pays. Au 16^e siècle, le monastère, tout en poursuivant ses activités éducatives, deviendra un centre culturel important et se distinguera dans des domaines tels que l'historiographie, ainsi que dans les arts plastiques, la sculpture notamment. Il se dotera d'une imprimerie et d'une bibliothèque qui deviendront célèbres.

Un idéal de simplicité ascétique

Mais ce qui fait du monastère d'Alcobaça un monument unique et justifie son inscription sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO, c'est la beauté et l'harmonie de son architecture. Construit dans le style gothique caractéristique des vieilles abbayes cisterciennes, il est imprégné de l'idéal de simplicité ascétique prôné par saint Bernard, une simplicité que les transformations successives apportées au fil des siècles n'ont pas altérée.

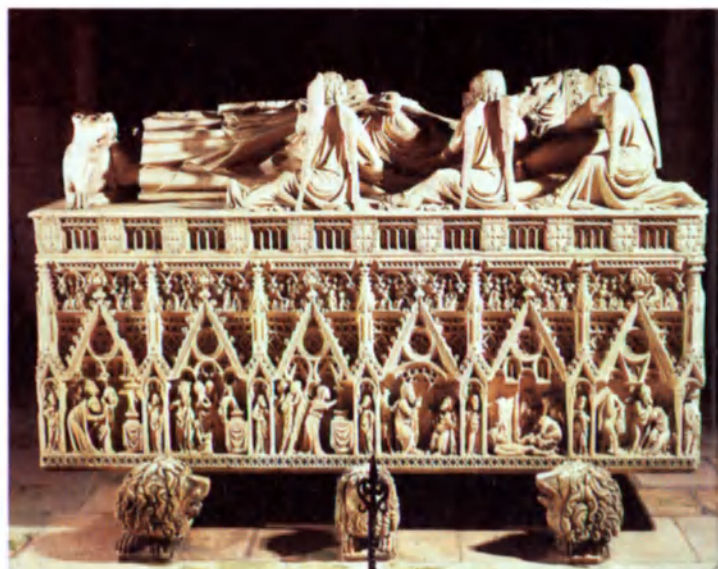
Cette vision spirituelle est inscrite dans les moindres détails de l'église de Sainte-Marie d'Alcobaça. Celle-ci présente une large et élégante façade composée de trois corps distincts, avec un portail de style gothique primitif à sept archivolttes reposant sur autant de colonnes, entouré des statues de saint Benoît à gauche et de saint Bernard à droite. Austère, hiératique, la

nisèrent notamment l'agriculture. Ces «moines agronomes» entretenaient des rapports très étroits avec les souverains portugais, qui leur octroyèrent des pouvoirs considérables, tel celui de créer des bourgs par la concession de chartes, afin d'assurer le défrichement et le peuplement des domaines alentour. Le monastère ne tarda pas à prospérer. Au 13^e siècle, Alcobaça était une congrégation riche et influente, dont l'autorité s'étendait sur de vastes terres fertiles, treize bourgs, quatre ports de mer et deux châteaux.





Tombeaux, placés l'un en face de l'autre dans le transept de l'église, du roi Pedro I^{er} et d'Inês de Castro, la «reine morte» (fin du 14^e siècle). Leurs amours tragiques ont inspiré toute une tradition littéraire.



nef s'allonge, sous une voûte à la croisée d'ogives quadrangulaire, jusqu'au chœur dont la verticalité sublime dégage une impression de grandeur simple, réduite à l'essentiel. Le transept à deux nefs en ogive, dont les bras s'ouvrent sur deux chapelles illuminées par des rosaces, lui confère la forme symbolique d'une croix latine.

De l'art bourguignon au style manuélín

Les tombeaux des premiers rois, reines et infants portugais qu'abritent le transept ou le panthéon royal témoignent de l'attachement de la monarchie portugaise à l'abbaye cistercienne. Les plus célèbres appartiennent au roi Pedro I^{er} et à Inês de Castro, dont les amours tragiques ont inspiré toute une tradition littéraire, depuis Camoëns et Velez de Guevara jusqu'à la *Reine morte* d'Henri de Montherlant. Les deux amants ont été inhumés face à face, comme s'ils se tenaient prêts à se regarder dès qu'ils se relèveraient du tombeau, le jour de la Résurrection des morts. Maîtresse de l'infant Pedro du Portugal, qui l'avait secrètement épousée, Inês fut assassinée en 1355 à Coimbra sur l'ordre du roi Alphonse IV, le père de l'infant — lequel devenu roi, fit transporter solennellement la dépouille de sa bien-aimée à Alcobaça et ordonna l'exécution des meurtriers. Cette passion malheureuse est représentée sur les frises qui ornent les côtés des hauts sarcophages où reposent les gisants, veillés par des anges. Mêlant les motifs profanes et religieux, les décors sculptés sont d'une rare beauté.

Au 16^e siècle, l'église Sainte-Marie d'Alcobaça s'est enrichie d'une sacristie dans le style manuélín, et de chapelles ornées d'une profusion de sculptures. La plus célèbre, la chapelle consacrée à «La mort de saint Bernard», est considérée comme l'une des plus belles œuvres des sculpteurs d'Alcobaça. Parmi les dépendances du monastère, plusieurs bâtiments se sont ajoutés, à différentes époques, aux matrices de l'art bourguignon originaire: le cloître de Dom Dinis, la salle capitulaire, le dortoir, la salle des moines, la salle des rois décorée de panneaux d'azulejos, le réfectoire et la célèbre cuisine du 18^e siècle, avec sa monumentale cheminée et son grand bassin.

Mais l'ensemble conserve le parti d'austérité et de simplicité voulu par saint Bernard. L'abbaye d'Alcobaça demeure ce chef-d'œuvre de l'art gothique cistercien qui a impressionné tant d'historiens et de visiteurs, et notamment l'écrivain et voyageur anglais William Beckford, qui lui consacra des pages inoubliables. Et elle garde l'empreinte indélébile du génie d'un peuple qui a donné «de nouveaux mondes au monde». ■

JOSÉ AUGUSTO SEABRA, écrivain et poète portugais, ancien ambassadeur de son pays auprès de l'UNESCO, est membre du Conseil exécutif de l'Organisation. Auteur de plusieurs livres de poèmes, d'essais et de critiques, il a notamment publié *Fernando Pessoa ou le poétodrame* (José Corti, Paris, 1988) et préfacé l'édition bilingue d'une œuvre maîtresse de Pessoa, *Message* (José Corti/UNESCO, coll. UNESCO d'œuvres représentatives, Paris, 1988).

Les deux amants
«Le monastère abrite les célèbres tombeaux du roi Pedro I^{er} et de sa maîtresse Inês de Castro. Les deux amants ont été inhumés face à face, comme s'ils se tenaient prêts à se regarder dès qu'ils se relèveraient du tombeau, le jour de la Résurrection des morts.»

repères internationaux



L'ABC de l'avenir

Depuis 1990, Année internationale de l'alphabétisation, l'éducation a connu un essor considérable. La Déclaration adoptée cette année-là à la Conférence mondiale sur l'éducation pour tous de Jomtien (Thaïlande), afin de renforcer l'instruction des adultes, universaliser l'enseignement primaire et contrôler la croissance démographique, pour n'en citer que les principaux objectifs, n'est pas restée lettre morte. La Banque mondiale, l'UNESCO et le PNUD ont doublé le montant de leurs prêts et de leurs subventions aux pays en développement, tandis qu'augmentait l'aide des organismes donateurs. Le Bangladesh, l'Égypte et l'Inde, qui comptent à eux seuls un tiers des analphabètes du monde, ont obtenu des résultats très encourageants. Avec son Plan directeur de l'éducation, établi après Jomtien, l'île Maurice est devenue un modèle pour les petits États insulaires.

Mais il reste encore beaucoup à faire pour les quelque 948 millions d'adultes analphabètes, ainsi que pour les enfants — ils sont 20% à l'échelle mondiale — qui ne vont pas à l'école. Et il faut aussi résoudre les problèmes de ceux qui y vont. En Afrique sub-saharienne, il n'est pas rare de trouver des classes de plus de 100 élèves, dont 18 à peine ont de quoi

s'asseoir. En Amérique latine et dans les Caraïbes, où les taux de scolarité sont en hausse, à peine la moitié des élèves terminent leurs études primaires. L'échec est inévitable lorsqu'un maître doit travailler avec six groupes d'âge à la fois et que les enfants, une fois rentrés chez eux, manquent d'un minimum de confort pour apprendre leur leçon. Ils rendent les ardoises et s'en vont gagner leur vie.

Sur le plan de la qualité de l'enseignement, le tiers monde n'est pas seul en cause. Une récente enquête aux États-Unis révèle que 47% des 191 millions d'adultes américains auraient de telles difficultés à lire, à écrire et à calculer qu'ils en seraient gênés dans leurs activités quotidiennes les plus simples.

Musiques sacrées du monde

Du 8 au 15 octobre, Fès, un des hauts lieux de la culture au Maroc, a accueilli le Premier festival des musiques sacrées du monde. Son ambition: favoriser la rencontre de grandes traditions culturelles et spirituelles. Son originalité: une démarche pluridisciplinaire, les concerts ayant été accompagnés de projections de films et d'expositions.

Enfants réfugiés

Depuis 1981, Enfants réfugiés du monde, une association française qui collabore avec de nombreuses organisations internationales, dont le Haut commissariat des Nations Unies pour les réfugiés, l'UNICEF, l'UNRWA et l'UNESCO, s'attache à résoudre les problèmes des enfants victimes de la guerre, de la violence et de l'exil. Ses équipes de médecins, d'éducateurs, d'animateurs et de techniciens mettent en place des programmes à moyen et long termes en faveur de milliers de jeunes sahraouis, palestiniens, bosniaques, brésiliens, mexicains, salvadoriens, guatémaltèques, béliziens ou libanais; ceux-ci se voient offrir, entre autres secours, une aide matérielle et alimentaire, des soins médicaux, un soutien scolaire, un accueil dans des crèches et des centres de loisirs.

Renseignements:

Enfants réfugiés du monde,
34, rue Gaston-Lauriau,
93100 Montreuil, France.
Tél.: (33-1) 48 59 60 29,
télécopie: (33-1) 48 59 64 88.

De plus, les capacités des jeunes adultes interrogés seraient jusqu'à 14% inférieures à celles du même groupe d'âge en 1985.

Une réponse possible: l'enseignement non formel

Face aux faiblesses de l'école «officielle», de nouveaux programmes, dits non formels parce que sortant des sentiers battus des systèmes scolaires publics, ont été lancés un peu partout dans le monde. Tirant profit d'une décentralisation de l'éducation, ils sont appelés à combler les lacunes de l'éducation formelle. Leurs atouts: cours adaptés aux

repères internationaux



conditions et aux besoins locaux, horaires flexibles, méthodes pédagogiques modernes, participation de la communauté.

Prenons le Bangladesh. L'ONG Sap-tagram Nari Swanivar Parishad (Mouvement d'autosuffisance féminine des sept villages), étendue aujourd'hui à 900 villages, a conçu un cours spécial à l'intention des femmes. Dispensé par des enseignants locaux, son originalité est d'adapter l'apprentissage de l'alphabet et du calcul aux besoins de la vie pratique. Des femmes, qui sous

peine d'être punies, voire chassées du village, étaient cantonnées aux tâches domestiques, exploitent maintenant la terre, ou travaillent à l'usine, et vendent elles-mêmes leurs produits. L'affirmation de l'identité de la femme est ici un effet immédiat de l'alphabétisation.

Au Rajasthan, un programme de 7 millions de dollars des Etats-Unis, financé à parts égales par l'Agence suédoise d'aide au développement international et le gouvernement indien, propose aux paysans une foule de moyens éducatifs, allant du théâtre populaire aux médias électroniques. Au Maharashtra, le projet PROPEL (Promotion de l'éducation de base), s'adresse aux 3 000 jeunes filles exclues de l'enseignement primaire formel. Elles apprennent à tenir des comptes, à lire la presse, à devenir indépendantes.

A l'autre bout du monde, le Mexique a bouleversé de fond en comble son système éducatif. Après l'avoir décentralisé et augmenté son budget de 86%, les pouvoirs publics consacrent 100 millions de dollars des Etats-Unis à l'amélioration de l'enseignement préscolaire dans les dix Etats les plus pauvres du pays.

Le Brésil cherche pour sa part des solutions aux problèmes de ses huit millions d'enfants contraints au travail forcé, à la délinquance ou à la prostitution. Le programme PRONAICA, une des composantes majeures de son plan décennal d'éducation pour tous, prend complètement en charge les enfants des milieux sociaux défavorisés, tout en étant ouvert à leurs familles.

Première conférence mondiale sur l'éducation spéciale

Du 7 au 14 juin dernier, les représentants de plusieurs institutions des Nations Unies, ainsi que des spécialistes et des enseignants originaires d'une soixantaine de pays, se sont retrouvés à Salamanque, en Espagne, pour étudier les moyens de surmonter les insuffisances de l'éducation spéciale. Celle-ci s'adresse non seulement aux enfants handicapés, mais aussi à ceux, souvent méconnus, qui affrontent diverses difficultés d'apprentissage. Or, la distinction faite entre établissements pour enfants dits «normaux» et pour enfants «handicapés» est désormais perçue comme un obstacle à l'intégration sociale de ces derniers. L'éducation spéciale doit donc être repensée et réadaptée. La Conférence mondiale de Salamanque a permis d'échanger à ce sujet des réflexions fondées sur une grande diversité d'expériences. ■

L'Afrique en quête d'une nouvelle qualité de vie

Le Centre Amadou Hampâté Bâ pour le développement et la qualité de la vie vient de s'ouvrir à Bamako. A l'exemple du grand écrivain malien dont il porte le nom, et qui pendant 50 ans a recueilli et transcrit les chants, les contes et les mythes du continent noir afin de retrouver le sens de son histoire, ce Centre veut offrir aux Africains la possibilité de définir leur avenir et de trouver, dans leur propres traditions autant que dans la modernité, des solutions viables à leurs problèmes de développement. Ses partenaires sont nombreux: les artistes, les détenteurs de savoirs anciens, mais aussi les spécialistes du développement, les agents traditionnels et modernes de communication, les services techniques de l'Etat, les organisations et associations, la société civile en général. ■

Renseignements:
MISSIRAI, rue 20x35,
tél. et télécopie (223) 22 30 82,
Bamako, Mali.

Enfin, avec le soutien de l'UNICEF, de la Banque mondiale et de l'UNESCO, le programme *Escuela nueva* engagé par le gouvernement colombien a pour ambition d'adapter l'éducation aux modes de vie ruraux, de promouvoir l'étude par petits groupes et de doter toutes les écoles d'une bibliothèque. ■

SOURCES:

- ☛ *Education pour tous, Situations et tendances*, UNESCO, 1993. Rapport publié pour le Forum consultatif international sur l'éducation pour tous.
- ☛ *EFA 2000*, Bulletin trimestriel d'information publié par l'UNESCO pour le Secrétariat du Forum consultatif international sur l'éducation pour tous.
- Renseignements: Secrétariat du Forum sur l'éducation pour tous, UNESCO, Place de Fontenoy, 75352 Paris 07 SP, France. Tél: (33-1) 45 68 08 90, télécopie: 40 65 94 06.
- ☛ *Education pour tous, En faire une réalité*, publication de la Division de l'éducation de base, UNESCO, Place de Fontenoy, 75352 Paris 07 SP, France.

ESPACE VERT

COMMENT PROTÉGER LES FORÊTS TROPICALES?

PAR FRANCE BEQUETTE



Abattage d'arbres
dans la forêt
tropicale de l'Etat
indien du Sikkim,
dans l'Himalaya
oriental.

On appelle couramment «forêt tropicale» ce que les spécialistes qualifient de «forêt pluviale» ou «rain forest». Ce terme, forgé en 1898 par le botaniste Andreas Schimper, désigne les forêts qui croissent dans une ambiance perpétuellement humide, entretenue par la chute de plus de 2 000 millimètres de pluie par an. Des troncs lisses peuvent atteindre et même dépasser 60 mètres de haut, tandis que les cimes des arbres se rejoignent et forment un épais toit végétal qui ne laisse pas passer la lumière: la canopée.

Les forêts pluviales, comme une écharpe drapée autour de l'équateur, couvrent quelque 9,5 millions de kilomètres carrés. La plus grande zone forestière de ce type se trouve en Amérique du Sud. En Asie tropicale et en Afrique centrale, il n'en reste que 5 millions de kilomètres carrés. Un document publié par l'UNESCO en 1991 signale que la Côte d'Ivoire a perdu 75% de ses forêts depuis 1960 et le Ghana, 80%. Les Philippines ont perdu, en 25 ans, 15 millions d'hectares sur 16. Au Viet Nam, la forêt pourrait bien n'être plus qu'un souvenir en l'an 2 000. Comme le signale l'écologiste Edward Goldsmith dans son *Rapport sur la planète Terre*, publié en 1990, l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO) estimait, au début des années 80, que 100 000 kilomètres carrés de forêts tropicales étaient perdus chaque année. L'Académie américaine des Sciences, beaucoup plus pessimiste, déplorait la perte du double de cette surface. La situation du Brésil semble lui donner raison, dans la mesure où ce pays a perdu 48 000 kilomètres carrés rien qu'en 1988.

Les forêts de plaine sont, de loin, les plus vastes et les plus facilement accessibles, aussi ont-elles le plus souffert de l'exploitation des hommes. Les forêts de montagne, moins développées en raison des basses températures, de la variabilité des pluies et de la pauvreté des sols, n'en jouent pas moins un rôle capital dans la prévention de l'érosion et des inondations en plaine. La mangrove est une autre forme de forêt pluviale qui pousse dans les eaux salées et riches en limon du littoral et sur les rives des fleuves traversant les forêts. Les plus grandes mangroves du monde, celles des Sundarbans, se trouvent dans le delta du Gange.

LES DESSOUS DU DÉBOISEMENT

Les forêts pluviales abritent plus de la moitié des espèces végétales présentes sur terre, alors qu'elles n'occupent que 7% de sa surface. Les organisations internationales, abondamment relayées par les médias, insistent à juste titre sur la nécessité de préserver la biodiversité. Or de nombreuses menaces planent sur elle. Et, au premier chef, la concurrence de l'agriculture. Selon la FAO, 250 millions de paysans, de par le monde, vivent

actuellement dans la forêt pluviale. En quête de terres pour la culture ou l'élevage, ils occupent des espaces forestiers qui sont propriété de l'Etat (forêts «domaniales») mais dont celui-ci, faute de moyens, contrôle difficilement l'accès. Ces paysans ne jouissent pas de droits reconnus sur les espaces où ils se sont installés. Or, comme le soulignent Alain Karsenty et Henri-Félix Maître, du département forestier du Centre de coopération internationale en recherche agronomique pour le développement (CIRAD), dans leur rapport à la Direction générale XI de la Commission des communautés européennes publié en 1993: «La reconnaissance de droits fonciers aux populations locales (pas forcément la propriété au sens où on l'entend en Occident), est une condition nécessaire (mais pas suffisante) pour une cogestion des forêts avec ses acteurs.»

Si les populations qui vivent depuis longtemps dans ces zones sont bien adaptées à leur environnement, il n'en va pas de même des nouveaux arrivants qui pratiquent les cultures de rente: cacao, café, par exemple. En suivant les routes et les pistes créées par les exploitants forestiers, ils s'infiltrant dans les massifs denses et créent,

AUTOUR DU MONDE

ADIEU L'OZONE?

L'Organisation météorologique mondiale a annoncé au milieu de cette année qu'en 1993, les concentrations d'ozone avaient diminué au-dessus du continent sud-américain: -7% à la verticale de São Paulo, de -3 à -4% pour Rio de Janeiro. En mars et avril 1994, la diminution de l'ozone au-dessus de l'Europe, de la Sibérie et des zones polaires voisines dépassait 10%. Au-dessus de l'Amérique du Nord et de l'océan Pacifique, les niveaux étaient de 2 à 4% inférieurs aux normales. Avec une diminution cumulée de près de 14% depuis le début des années 70, la couche d'ozone ne cesse de s'amincir. ■

DU BOIS DE FEU POUR KANGWANE

Une lectrice américaine, Suzy Liebenberg, ancienne coordonnatrice du programme Ecolink de développement de l'environnement communautaire, nous fait part d'une expérience intéressante menée en Afrique du Sud. Dans le Lowveld, à l'est du Transvaal, la communauté rurale de Kangwane s'emploie à faire pousser une espèce d'arbre, le *Leucaena*, qui offre de nombreux avantages. Au lieu de produire un tronc unique, il pousse en forme de taillis, ce qui permet de couper des tiges sans compromettre la survie de l'arbre. Les plants, proposés aux villageois à un prix raisonnable, protègent du vent les propriétés; dans les potagers, ils font de l'ombre et ralentissent l'évaporation. Membre de la famille des légumineuses, le *Leucaena* prélève, grâce aux bactéries présentes dans les nodules de ses racines, l'azote de l'air et enrichit ainsi gratuitement le sol en nitrates. De plus, les villageois qui plantent 52 arbres sont assurés d'avoir, au bout de trois à cinq années, une quantité de bois de chauffe suffisante pour une année entière. Autre avantage capital: les femmes ne doivent plus effectuer de longs parcours pour en assurer la collecte. ■

LE PORTE-MUSC AU PARFUM

Le porte-musc (*Moschus moschiferus*), un très petit cervidé des hautes montagnes d'Asie centrale, de Chine, de Corée et de l'est de la Sibérie, n'a pas de chance. La glande à musc du sujet mâle est convoitée à la fois par la pharmacopée asiatique et par la parfumerie occidentale. Composé d'hormones sexuelles, de cholestérol et d'une substance cireuse, le musc dégage une puissante odeur. Bien qu'il soit possible de le recueillir sans tuer l'animal dans les fermes d'élevage, comme cela se fait en Chine, les braconniers n'hésitent pas à

principalement par le feu, des «fronts pionniers» qui font reculer la forêt. «Cette inter-relation entre exploitation et colonisation agricole, souligne Alain Karsenty, rend difficile de définir exactement la part de responsabilité de chacune de ces activités dans les processus de déforestation.»

L'écologiste Edward Goldsmith s'indigne qu'on ose reprocher aux paysans de défricher par le feu: cette pratique — l'essartage — a toujours été utilisée, même en Europe. Ses inconvénients apparaissent lorsque les populations augmentent et que le temps de jachère est trop court, empêchant la forêt de se régénérer entre deux brûlis.

Les cultures sont généralement grandes dévoreuses de forêt. Ainsi, en Ethiopie, d'immenses plantations ont pris la place des arbres: 60% des terres sont désormais consacrés au coton et 22% à la canne à sucre; en Amérique centrale, l'élevage extensif a entraîné la disparition des deux tiers des forêts. De nombreux pays en développement, qui autrefois exportaient du bois, le Nigéria par exemple, mais aussi, et surtout, les Philippines — hier encore un exportateur important — sont devenus importateurs. Des trente derniers exportateurs du tiers monde, seuls dix seront encore en mesure de le rester jusqu'à la fin du siècle.

Autre facteur de déboisement, l'exploitation forestière industrielle. Le Suriname, en Amérique du Sud, était couvert à 90% d'une forêt pluviale jusqu'ici intacte. Or le gouvernement vient d'accorder une concession de 150 000 hectares à une compagnie indonésienne et envisage d'y ajouter 2 millions d'hectares. Que faut-il en penser? Ernie Brunings, un parlementaire, cité par le magazine *Time*, répond sans ambages: «Nous ne pouvons pas avoir ces richesses et les conserver pour leur beauté tandis que des enfants meurent de faim, ce qui est le cas ici.» C'est poser le problème dans toute sa gravité. L'industrie forestière crée des emplois; si faibles que soient les salaires, ils apportent chaque mois un minimum vital.

UN ESPACE TRÈS CONVOITÉ

Une gestion durable et planétaire des forêts pluviales s'impose. C'est précisément ce que la FAO, le Programme des Nations Unies pour l'environnement (PNUE), la Banque mondiale et le *World Resources Institute* (WRI) s'emploient à réaliser en présentant un Plan d'action forestier tropical (PAFT), déjà ancien mais toujours



Aigrettes dans la mangrove de Floride (Etats-Unis).

d'actualité, quoique contesté par ceux qui dénoncent le rôle prépondérant de l'Etat et des bailleurs de fonds sur la consultation préalable des populations concernées.

«Peut-on, s'interroge Alain Karsenty, concilier le maintien de vastes écosystèmes forestiers multifonctionnels (conservateurs de biodiversité, cadres de vie des populations locales, protecteurs contre l'érosion, régulateurs du climat, etc.) et une activité de prélèvement du bois à l'échelle industrielle?» Et il précise: «Comment accorder des logiques d'entreprise tournées surtout vers le court terme quand la régénération de la forêt naturelle est un processus qui s'étend sur des dizaines d'années?»

PISTES DURABLES

L'espace de la forêt est très convoité. Par le forestier mais aussi, dès que celui-ci l'abandonne, par l'éleveur extensif et le planteur de cacao ou d'hévéa, tous prêts à défricher. Paradoxalement, l'exploitation du bois concourt en même temps à la dégradation et à la préservation des forêts tropicales. D'une région à l'autre, les formes d'exploitation varient. En Afrique, où se trouvent les espèces les plus recherchées comme l'acajou, l'exploitation est très sélective: on ne prélève, en moyenne, qu'un arbre à l'hectare. C'est fort peu, mais pour aller l'abattre, il faut percer des pistes, longues d'une dizaine à une centaine de kilomètres, qui sont autant de voies ouvertes pour les agriculteurs en mal de terres. En Amérique tropicale, c'est le contraire qui se produit: les agriculteurs passent les premiers, suivis par les exploitants forestiers. En Asie du Sud-Est, la déforestation résulte de prélèvements intenses et souvent dévastateurs. Ce qui reste des forêts «mitées» devient vulnérable aux incendies, comme on l'a vu à Bornéo.

Pour préserver la forêt pluviale, plusieurs mesures ont été proposées. La durée des concessions accordées aux exploitants industriels pourrait

FRANCE
BEQUETTE,
journaliste
franco-
américaine
spécialisée dans
l'environnement,
participe depuis
1985 au
programme
WANAD-UNESCO
de formation des
journalistes
africains
d'agences de
presse.



être réduite, et leur renouvellement accordé uniquement pour «bonne conduite». L'Etat pourrait les contraindre à investir dans des installations de transformation sur place, comme cela se pratique au Cameroun, afin qu'ils ne soient pas tentés de disparaître après avoir coupé tous les arbres de valeur. Il faudrait réévaluer, après inventaire, les concessions en fonction de leur véritable valeur commerciale et les attribuer en faisant jouer la concurrence. Il faudrait aussi prévoir le tracé des pistes de débardage, ce qui réduirait, selon la Banque mondiale, de 15 à 35% des dégâts causés par les tracteurs circulant au hasard à la recherche des troncs coupés. Les techniques d'abatage pourraient être améliorées afin que les arbres, dans leur chute, endommagent le moins possible leurs voisins. En attendant que l'hélicoptère ou le dirigeable permettent l'enlèvement vertical des troncs, ce qui serait envisageable si les coûts d'utilisation baissaient et si leur usage était rendu plus sûr pour les hommes comme pour la forêt.

Le préalable à toute préservation de la forêt pluviale est assurément la volonté politique des Etats. Ou ils tolèrent les abattages, sur lesquels ils prélèvent des taxes, ou ils définissent une «règle du jeu» d'exploitation et d'aménagement des forêts, que des organisations internationales comme la FAO ou la Banque mondiale sont prêtes à soutenir.

Certains Etats, comme l'Indonésie, ont interdit l'exportation de grumes. En s'industrialisant, ils ont cherché à valoriser leur bois et à créer des emplois. Est-ce la solution? Les usines de contreplaqué assurent 500 000 emplois et environ trois millions de personnes gravitent autour de la filière bois. Pour tourner, l'industrie a besoin de 50 millions de m³ de grumes par an, que le pays ne peut plus fournir. Il faut alors se procurer le bois à tout prix — ce qui encourage la contrebande — ou fermer les usines, ce qui est politiquement impossible.

Culture sur brûlis, ou milpa, au Mexique. Cette pratique très ancienne permet de se débarrasser de la végétation qui s'installe lors des longues jachères propres aux systèmes agricoles traditionnels.

Luxuriance de la forêt au Zimbabwe, près des chutes Victoria.



Des écologistes, en Allemagne, aux Pays-Bas et aux Etats-Unis, par exemple, ont préconisé le boycottage des bois tropicaux par les pays développés, à moins qu'ils ne portent un «label vert» attribué à ceux qui proviennent de forêts exploitées de manière durable. Cette mesure ne risquerait-elle pas d'avoir des effets pervers? D'inciter, par exemple, les exploitants forestiers à réaliser un maximum de bénéfices avant que la mesure ne se généralise. Ou de favoriser la conversion des forêts en plantations de cacao ou de café plus «rentables». Ou de mener les Etats à abandonner, tout simplement, leur gestion et leur aménagement, faute d'espérer en tirer de l'argent.

Préservation et exploitation sont compatibles. Sous les tropiques comme en Europe, une forêt non entretenue est une forêt qui meurt. Seulement, dans la gestion de ces ressources naturelles renouvelables, il faut impérativement se contenter de prélever les intérêts sans ponctionner le capital.

POUR EN SAVOIR PLUS:

- *Etude des modalités d'exploitation du bois en liaison avec une gestion durable des forêts tropicales humides*, CIRAD-Forêts, Commission des communautés européennes, D.G. XI, 1993
- *Bois et forêts des tropiques*, revue, n° 240, CIRAD, 2^e trimestre 1994
- *Tropical forests, people and food*, Man and the biosphere series, UNESCO et Parthenon publishing group, 1993
- *The last rain forests*, Mark Collins, IUCN and Mitchell Beazley, 1990
- *Ecosystèmes forestiers tropicaux* (UNESCO, PNUE et FAO), UNESCO, 1979
- *The disappearing tropical forests*, MAB and International hydrological programme, UNESCO, 1991

AUTOUR DU MONDE

braver les mesures de protection dont il fait l'objet. Le Fonds mondial pour la nature (WWF) estime qu'il ne doit plus en subsister que 100 000 dans le monde. ■

DES CREVETTES EN CAGE

Depuis 1992, l'Institut français de recherche pour l'exploitation de la mer (IFREMER) coopère avec le Brésil à la réalisation d'un projet pilote d'élevage de crevettes en cages. Il s'agit d'en améliorer la production et d'étudier l'impact que l'aquaculture peut avoir sur l'environnement. En Equateur, IFREMER développe, avec le *Centro nacional de acuicultura e investigaciones marinas* (CENAIM), des actions en matière d'immunologie et de pathologie des crevettes d'élevage. Mais alors que la technique des cages est simple, les installations ultra-perfectionnées mises en place en Equateur suscitent une vive critique de la part de l'écologiste britannique Edward Goldsmith, qui craint que leurs produits ne soient trop chers pour les pauvres. ■

UNE FLEUR QUI NAIT DU FEU

L'liamna corei est une plante à fleurs extrêmement rare inféodée au feu. Les botanistes américains n'en connaissaient que quatre spécimens lorsqu'ils se sont décidés à mettre volontairement le feu à la réserve que gère en Virginie Nature Conservancy, une organisation non gouvernementale américaine. La grande quantité de graines dormantes mais viables qui se trouvaient dans le sol autour des quatre plantes s'est mise à pousser à la suite de ce brûlage dirigé. Après des années de lutte contre les incendies de forêt, les écologistes ont-ils trouvé dans le feu un allié? ■

LES JOLIS BUS VERTS DE BRUXELLES

En mars dernier, le ministère des Travaux publics et des Communications belge a lancé, avec le Fonds mondial pour la nature (WWF) de Belgique, les 20 premiers bus alimentés au gaz naturel. Quoique leur prix d'achat dépasse de près de 30 000 dollars celui d'un autobus ordinaire, ils coûtent moitié moins à entretenir et le gaz, subventionné, est au même tarif que le fioul. New York, Toronto au Canada, Utrecht aux Pays-Bas, Ravenne en Italie, ont déjà adopté ce type de bus. En même temps, toutes les écoles secondaires de Bruxelles ont reçu du WWF des documents pédagogiques pour informer les élèves du rapport entre la circulation automobile et la pollution urbaine. Le gaz naturel reste, en attendant le carburant-miracle, le moins polluant de tous. ■

RABELAIS

ou le rire de l'érudit

par Alain Frontier

On a fêté cette année un peu partout dans le monde le cinquième centenaire de la naissance de l'écrivain français François Rabelais, salué comme «un des génies mères de l'humanité» (Chateaubriand). D'une richesse inépuisable, son «œuvre-univers» n'a rien perdu de son pouvoir libérateur.

QU'ELLE ait accueilli dans la littérature un écrivain aussi énorme que Rabelais, même la France n'en revient pas. Elle continue à le considérer avec une sorte de stupeur.

Le peu que nous connaissons de sa vie est déjà étrange. Nous savons qu'il est né près de Chinon, dans les dernières années du 15^e siècle, et qu'il est mort à Paris, vers 1553. Nous savons qu'il fut moine. Un drôle de moine, attiré plutôt par l'étude que par la vie monastique, passant ses jours à dévorer les livres, y compris ceux qui sont suspects aux yeux des tenants de l'ordre intellectuel et moral de l'époque: les ouvrages non pas en latin seulement, qui est la langue des clercs et de l'Eglise, mais en grec, cher à l'esprit nouveau, et en hébreu, qui permet de lire la Bible sans passer par l'intermédiaire des traductions latines et des commentaires officiels. Ce moine pas très catholique est apparemment protégé en haut lieu, où l'on se passionne parfois pour les idées nouvelles. Après que, sur l'ordre de la Sorbonne, ses livres grecs lui ont été confisqués, il trouve refuge dans un couvent de bénédictins, dont la bibliothèque est plus accueillante et l'abbé plus conciliant. Finalement, il sera autorisé à quitter sa robe de moine et à reprendre sa liberté.

Durant toute sa vie, on le voit correspondre et converser avec les grands esprits de son temps: Guillaume Budé, Erasme, Thomas More... Bien présent dans son époque, il participe à ce mouvement de renouveau qui entraîne la pensée vers plus d'esprit critique, de liberté, de vérité et de beauté. Il voyage; il étudie la médecine à Montpellier, devient un médecin réputé et dirige pendant plusieurs années l'hôpital de Lyon. C'est alors que cet homme de science et de culture se fait connaître, non par de savants traités ni d'arides travaux, mais par des *folâtries*, des récits de grande fantaisie et de très haute bouffonnerie, qui ont

pour titres *Horribles et épouvantables faits et prouesses du très renommé Pantagruel* (1532) ou *Vie inestimable du grand Gargantua, père de Pantagruel* (1534)... Histoires désopilantes, où l'érudition côtoie la drôlerie, où la folie se mêle d'autant de sagesse. Les personnages de Rabelais sont des géants, non seulement par leur taille, mais par leur esprit. Et quel appétit de viandes et de savoir! Quelle soif aussi! Sages ou fous, savants ou farceurs, ils passent leur temps à boire et ont cet étrange pouvoir d'inspirer la soif à tous ceux qu'ils rencontrent.

Jusque dans ses moments les plus graves, un rire énorme secoue le récit. Tout est bon pour le provoquer — Rabelais n'est pas homme à faire la fine bouche ni à mâcher ses mots. Le vocabulaire

anniversaire



François Rabelais
(v. 1494-1553), dessin
anonyme du 16^e siècle.



Gargantua à Paris,
illustration d'Albert Robida,
dessinateur et graveur français
(1848-1926).

«Mieux est de ris
que larmes écrire,
Pour ce que
rire est le propre
de l'homme.»

RABELAIS



Gargantua à son grand couvert,
pièce de théâtre inspirée de
l'œuvre de Rabelais donnée au
jardin des Tuileries à Paris au
début du 19^e siècle. Détail
d'une estampe française de
l'époque.

est d'une richesse étourdissante, du plus savant au plus populaire, du plus pittoresque au plus vert. Tant pis si des oreilles chastes sont choquées par de rudes plaisanteries, par de très gros mots. Le rire de Rabelais entraîne la phrase dans son rythme vertigineux, les sonorités s'entrechoquent, se heurtent, se répondent, jusqu'à parfois couvrir les paroles, et la phrase s'allonge, disparaît dans un torrent d'énumérations qui emporte dans son flot les mots et leur musique.

Rabelais est un philosophe qui rit. Voilà le problème. Quelle relation peut-il exister entre ce rire tonitruant et cette intelligence universelle? Merveilleusement, Rabelais exprime les valeurs, si précieuses, si essentielles pour nous, que sont l'amour de la liberté, la tolérance, le désir de connaître, la foi dans le progrès. Mais par ce rire, il semble aussi reprendre d'une main ce qu'il donne de l'autre. La tentation peut être grande alors de couper l'homme en deux; de considérer d'un côté l'homme qui rit, de l'autre l'homme qui pense; d'un côté la verve de l'écrivain, de l'autre les idées du philosophe!

Déjà, pour ses contemporains, Rabelais ne faisait pas seulement figure d'amuseur public. Les attaques de la Sorbonne à son encontre le montrent bien. On ne s'acharne pas contre un clown. Rabe-

lais inquiétait. On était sensible aux critiques qu'il dirigeait contre l'Eglise, contre la Justice, contre les conceptions de l'éducation, contre toutes les instances de la pensée officielle. On supportait mal qu'il manquât de respect envers ceux qui ont pour fonction de se faire prendre au sérieux.

En réalité, l'aspect drôle et fou de ses livres n'est pas une simple enveloppe destinée à enrober plaisamment ce que le message aurait d'austère. Ce que Rabelais avait à nous apprendre, c'est que le rire est nécessaire à la recherche de la vérité. Rien de plus sérieux que le rire — du moins que ce rire-là. Il est une arme contre l'esprit de sérieux. Il fissure le mur des intégrismes. Il est ce qui empêche la pensée de se figer dans ses certitudes. Il est ce qui rend possible la pensée. Rabelais garde toujours les yeux grands ouverts; l'oreille tendue, il écoute toutes les voix, toutes les langues, toutes les cultures, tous les mondes: «Je veux, dit-il, qu'il n'y ait mer, rivière, ni fontaine, dont tu ne connaisses les poissons; tous les oiseaux de l'air, tous les arbres des forêts..., toutes les herbes de la terre, tous les métaux cachés au ventre des abîmes..., rien ne te soit inconnu.»

Pas de pensée sans cette liberté, ce mouvement, cette ouverture. Le rire de Rabelais est ce qui les rend possibles. ■

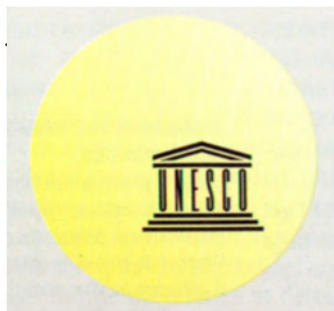
ALAIN FRONTIER,

poète et grammairien français, dirige la collection «Sujets» aux éditions Belin (Paris). Il est l'auteur de plusieurs ouvrages d'initiation au grec ancien et d'une dizaine d'œuvres de poésie et de fiction. Parmi ses dernières publications: *La Poésie* (Belin, Paris, 1992).

Marie Curie

L'esprit d'aventure

Marie Curie, physicienne française d'origine polonaise, prix Nobel de physique (partagé) en 1903 et prix Nobel de chimie en 1911, fut, parmi les savants de son époque, l'une des personnalités les plus populaires dans le monde entier. Dès ses débuts elle fut une active partisane de la coopération intellectuelle internationale. Membre de la toute première Commission de douze membres créée à cette fin par la Société des Nations, elle continua de participer assidûment jusqu'à sa mort aux travaux de l'Institut international de coopération intellectuelle (IICI). C'est ainsi qu'à l'occasion des «Entretiens sur l'Avenir de la Culture», qui se tinrent à Madrid du 3 au 7 mai 1933, et qu'elle présida, elle s'exprima sur l'ensemble des questions traitées: définition, crise et avenir de la culture. Nous publions ci-après l'essentiel de son intervention.



Texte choisi et présenté
par Ecardo Canton

AVANT d'ouvrir la discussion générale, je crois utile de résumer les débats qui ont eu lieu jusqu'ici, en y ajoutant quelques réflexions personnelles.

Nous sommes d'accord qu'il existe un élément national à la base de toute culture, et nous sommes tous d'accord aussi sur ce point fondamental qu'une culture universelle doit être superposée à toute culture à base nationale, et que le développement de l'individu est une obligation dans toute culture nationale ou internationale.

Ce qui importe, et là encore nous sommes tous d'accord, n'est pas tant de savoir comment on fera le dosage relatif de la culture nationale et de la culture universelle, mais de voir clairement la nécessité de bannir tout élément d'âpreté et d'esprit d'opposition, au profit des éléments de collaboration et de conciliation.

Permettez-moi de citer, à titre d'exemple, le cas des laboratoires parce que c'est celui que je connais le mieux. Un grand laboratoire scientifique est un milieu de culture universelle, entretenu par l'apport de cultures nationales. Dans ce milieu, les conditions de collaboration se trouvent réalisées par le respect mutuel du travail accompli. C'est une grande source de satisfaction de constater que, sur la base d'un travail commun, s'établit, entre les participants, un état d'esprit favorable à la culture universelle.

De même que certains membres du Comité, je ne suis pas convaincue que l'état de crise soit spécialement anormal. L'état de crise est peut-être un état normal, en ce sens que l'évolution ne procède pas d'une façon continue mais, plutôt, par alternance d'états qu'on pourrait appeler de *crise* et d'états qu'on pourrait appeler d'*élan*. C'est un exemple de la discontinuité qui intervient un peu partout dans le domaine de la science, et je crois que c'est la marche naturelle des choses. Si nous

avons maintenant un état de crise particulièrement grave, cela tient aux circonstances épouvantables qui ont ébranlé l'Europe récemment, et sans doute aussi à la rapidité du développement industriel et technique sur laquelle plusieurs d'entre nous ont insisté.

Parmi les éléments de crise, la spécialisation et la standardisation émeuvent, à juste titre, le monde de la pensée. Certains de vous affirment qu'on peut réagir contre la spécialisation, et que les sciences peuvent être mieux présentées et mieux enseignées.

Je suis de ceux qui pensent que la science a une grande beauté. Un savant dans son laboratoire n'est pas seulement un technicien; c'est aussi un enfant placé en face de phénomènes naturels qui l'impressionnent comme un conte de fées. Nous devons avoir un moyen pour communiquer ce sentiment à l'extérieur; nous ne devons pas laisser croire que tout progrès scientifique se réduit à des mécanismes, des machines, des engrenages, qui, d'ailleurs, ont également leur beauté propre. Comme M. Haldane, je crois qu'on peut remédier à cet état de choses.

UNE CURIOSITÉ INDÉRACINABLE

Je ne crois pas non plus que, dans notre monde, l'esprit d'aventure risque de disparaître. Si je vois autour de moi quelque chose de vital, c'est précisément l'esprit d'aventure, qui paraît indéracinable et s'apparente à la curiosité. Je suis encline à croire que c'est un instinct primitif de l'humanité, car je ne vois pas comment l'humanité aurait pu subsister si elle en était privée, pas plus que ne pourrait subsister une personne absolument privée de mémoire. La curiosité et l'esprit d'aventure n'ont certes pas disparu. Que dire de ceux qui montent en avion pour traverser l'Atlantique? Il ne manque pas d'autres



Marie Curie (1867-1934)
dans son laboratoire.

exemples: si je ne les cite pas, c'est par manque de temps. On trouve l'esprit d'aventure chez les enfants, à tous les âges et à tous les degrés.

Reste maintenant la question de la fatigue et de l'abus. Le danger qui en résulte paraît réel. Ceux qui ont la charge du travail intellectuel manquent de temps pour réfléchir aux problèmes qui se présentent. Ils sont dans l'obligation d'adopter trop rapidement des notions qui ne peuvent être assimilées que progressivement. Les progrès techniques nous imposent des modalités de vie et d'action qui dépassent peut-être les possibilités de l'organisme.

La pensée est un mode d'action qui demande un certain temps. Quand nous augmentons considérablement la vitesse de tel phénomène, il n'est pas certain que l'organisme humain puisse s'adapter au rythme de cette évolution. Si l'expérience

montrait qu'il y a, parmi ce que nous demande la civilisation actuelle, des éléments vraiment dangereux qui ne peuvent être rendus inoffensifs par un aménagement raisonnable, peut-être devrions-nous renoncer à certains efforts que nous demandons à nos organes et qui concourent à leur destruction. C'est là une suggestion du ressort de la biologie, et je ne saurais en juger.

Pour ce qui concerne le manque de but et d'entreprise, je ne suis pas pessimiste. Avoir des buts d'entreprise est, je crois, l'attribut de toute personne qui est en bonne santé physique et mentale. En conséquence, je ne pense pas que cela disparaîtra, tant que l'espèce saura résister à une déchéance physique. Il est sans doute nécessaire de canaliser l'esprit d'entreprise et de lui offrir des tâches dignes d'intérêt; sinon il s'exerce sur des champs où il peut produire des effets néfastes.

Il est difficile de prévoir l'avenir. Comme beaucoup d'entre nous l'ont dit, on peut formuler des désirs, proposer des solutions, chercher à réaliser des rêves, mais on ne peut pas dire quels seront les résultats. Nous ne sommes pas maîtres, entre autres, des catastrophes naturelles qui peuvent détruire ce que nous avons réalisé.

Mais parce que nous avons précisément cet esprit d'entreprise dont nous ne pouvons nous départir, nous agissons comme si l'avenir nous appartenait. Cela tient à l'instinct de vie; cela tient aussi au sentiment de solidarité de la race, qui rend le même service que la vitalité intérieure, en imposant des obligations vis-à-vis des générations futures.

UN BUT UNIVERSEL

Comment formuler les ambitions possibles, le but de nos rêves? C'est une grande difficulté que je n'aborderai pas pour le moment. M. Jules Romains nous a dit qu'il faut aller jusqu'aux limites des possibilités de l'espèce. Nous ne pouvons pas imaginer ce que sont ces limites, parce que nous ne savons pas ce que nous réserve l'esprit d'invention et d'initiative qui se manifeste avec tant de puissance. Mais si l'on accepte d'aller jusqu'aux limites, c'est tout ce qu'on peut faire. Je me contente donc volontiers de cette expression.

Ce que nous pouvons faire surtout, c'est de préciser, dès à présent, les conditions pour que les rêves soient possibles, et ne soient pas sûrement détruits par les événements. Nous pouvons reconnaître que le rêve d'avenir exige la synthèse des cultures nationales, et la subordination des divergences, qui sont principalement de nature politique, à un but universel qui est celui de la culture et de la civilisation. ■

La voix libératrice

Catherine Françaix répond aux questions d'Isabelle Leymarie

Pianiste et comédienne de formation, Catherine Françaix a travaillé de nombreuses années avec des enfants et étudié le tai-chi et d'autres disciplines orientales. Elle enseigne aux musiciens et aux acteurs à retrouver, au-

delà de l'écriture musicale ou textuelle, leurs rythmes propres et par là, leur liberté d'expression et leur moi authentique. La voix est l'élément-clé de cet apprentissage.

❑ **Vous vous intéressez en particulier au rôle primordial de la musique et de la voix dans toutes les religions.**

— Dans les anciennes traditions sacrées, l'homme est considéré comme le temple du divin. En même temps, les mantras, les prières, les sons sacrés, les poèmes et les chants ont un rôle physique: ils facilitent le fonctionnement du diaphragme et, par leur résonance et leur rythmicité, réveillent les harmoniques du corps. En effet, le corps et la voix plus particulièrement, est conçu comme un instrument de musique.

Nous pourrions, par exemple, établir une analogie avec le violon: un violon a différentes formes, des voûtes plus ou moins arrondies, parfois même carrées ou triangulaires. Si l'«âme», ce bout de bois qui relie le dos à la face du violon et en maintient le juste écart, se déplace, la forme des voûtes s'en trouve modifiée et le son de l'instrument change aussi, car le phénomène vibratoire est un équilibre entre la forme, incarnée dans la matière, et le non-visible, ce qui circule à l'intérieur de l'instrument. Il en est de même pour le corps humain: le diaphragme, qui élastifie et amplifie le souffle par son mouvement de rebond constant, correspond en quelque sorte à l'âme du violon. C'est lui qui aide le corps à garder ses proportions.

❑ **Le monde intérieur étant indissociable du monde extérieur, des modifications du corps et du mental peuvent entraîner des modifications de la voix. Et, inversement, une utilisation plus judicieuse de la voix devrait aider à rétablir l'harmonie entre le moi et le monde extérieur, lorsque celle-ci se trouve perturbée...**

— Oui, les médecins de l'Antiquité utilisaient la voix

et les sons en général pour rééquilibrer les dysharmonies corporelles, et la magie incantatoire équilibrait les forces naturelles par le pouvoir du son. Le travail de la voix peut à la fois dégager certains blocages du corps et certains blocages physiologiques. Il redonne du tonus aux organes et, la voix étant notre outil essentiel de communication avec les plantes, les animaux, les hommes et les dieux, il favorise l'ouverture sur le monde extérieur.

❑ **Concrètement, comment améliore-t-on sa voix?**

— D'abord il est utile de préciser que la voix est souple et adaptable. Elle évolue constamment: au cours des divers âges de la vie et même au cours du temps. Il est frappant de constater, en écoutant des enregistrements de voix des années vingt ou trente, par exemple, combien les couleurs des voix sont différentes de celles d'aujourd'hui.

Le travail de la voix est lié à l'amélioration du souffle. Il passe tantôt par le travail sur la forme (le corps) avec des exercices externes, tantôt par le travail sur le contenu, c'est-à-dire l'énergie interne (le «chi» chinois, le «ki» japonais ou le «prana» indien) et les canaux par lesquels elle circule. L'un des exercices de base consiste à chauffer le diaphragme pour parvenir à entendre la rondeur, l'élasticité du son. Un autre exercice consiste à réveiller la musculature du visage. Lorsque nous devenons adultes, de nombreux muscles faciaux ne sont plus sollicités et nous y perdons en expressivité. Les remarquables acteurs de la commedia dell'arte, qui se composent des «masques» en utilisant divers muscles du visage, parviennent aussi à créer la couleur de voix correspondant à la résonance émotionnelle du masque. Le masque primordial est celui du «neutre», où le visage, détendu, accueille, reçoit, s'imprègne des sensations. Il correspond, dans le phénomène vibratoire, à la position de non-oscillation entre l'émission de sons.

Il s'agit également de trouver les points d'équilibre du corps, sans lesquels celui-ci établit des compensations — de trouver son centre de gravité. Cette conscience du centre de gravité, sur laquelle insistent certaines disciplines orientales, procure une agréable sensation d'être en équilibre. La production de la voix est liée à la fois à l'équilibre et à l'élasticité du corps. Le mot «ton» vient du grec «tonos», qui signifie à la fois «ton», «tonus», «tonique», «ligament», «mode musical» et «ton de la voix». Sont également indispensables la maîtrise des impulsions motrices qui produisent les sons, impliquant l'accord entre le geste et la pensée, et l'équilibre entre les deux sphères du cerveau. Autrefois, ce qui relevait du domaine intellectuel était expliqué à l'aide de métaphores et ce qui relevait de l'imaginaire ou du divin à l'aide des mathématiques et de la géométrie.

❑ **Après cette préparation corporelle indispensable, travaille-t-on sur l'élocution?**

— Oui, en recherchant le rythme juste. Dans toutes les langues, la consonne représente le support, la voyelle le souffle. C'est la voyelle qui permet la transition d'un phonème à l'autre, qui prolonge l'impulsion de la consonne. Cette transition doit s'effectuer de manière fluide, sans perdre l'équilibre, en trouvant le point d'appui. Les langues sacrées, l'hébreu notamment, étaient conscientes de cette notion d'équilibre de la parole. Si la scansion est fautive, si nous n'accentuons pas assez, nous ne pouvons pas reprendre notre souffle. Cette apnée involontaire entraîne une arythmie et pervertit le rapport avec l'interlocuteur. Là encore, c'est l'élasticité du diaphragme qui permet de contrôler le débit du souffle.

❑ **Le manque de communication profonde entre les êtres humains, que le monde moderne semble aggraver, est-il lié à la perte de ce rythme juste, de cet équilibre de la parole?**

— En partie, certainement. On constate dans diverses langues, sauf dans les parlers régionaux, encore fortement colorés, une perte de l'expressivité due à la fois au manque de temps et à la peur des relations humaines. Nous ne vivons plus les mots que nous prononçons, le corps ne participe plus, alors que les enfants, de façon spontanée, s'engagent physiquement dans ce qu'ils disent. Si nous ne prenons le temps ni de parler correctement ni d'écouter les autres, le souffle ne circule plus, nous nous étouffons nous-même et nous étouffons nos interlocuteurs. Ce problème de communication se traduit aussi concrètement par un aplatissement de la courbe mélodique de la langue et un appauvrissement du vocabulaire.

❑ **Avant de bien utiliser sa voix, est-il indispensable de savoir écouter?**

— Tout à fait. Et l'écoute peut être volontariste ou réceptive. Dans le second cas, on se laisse baigner par la résonance, par le climat émotionnel créé par le son, ce qui permet d'accéder à son paysage intérieur. «Sentire», en italien, veut dire à la fois «entendre» et «sentir». Le chant polyphonique, où l'on entend en même temps sa voix et celle des autres, sans perdre son moi juste, constitue une merveilleuse façon de développer l'écoute et d'apprendre à établir le dialogue. Conjoignant l'Orient et l'Occident, il dispense de lointains voyages en quête d'enseignements exotiques, car il permet de trouver ce que l'on cherche à l'intérieur de soi. ■

ISABELLE LEYMARIE, musicologue franco-américaine, est l'auteur de *La Salsa et le Latin Jazz* (PUF, Paris, 1993). Elle prépare actuellement une étude sur les musiques noires d'Amérique latine et des Antilles.



LES VALEURS SPORTIVES SE PERDENT

Je m'intéresse particulièrement aux jeux et sports traditionnels de la région méditerranéenne. En faisant des recherches, je suis tombé sur deux numéros passionnants du *Courrier de l'UNESCO*: «Le jeu» (mai 1991) et «Sport et compétition» (décembre 1992).

Je suis très troublé par la tendance actuelle à négliger les sports de tradition au profit des spectacles populaires offerts par le football, le tennis et le cyclisme. Ces trois disciplines, ce n'est pas un secret, sont en fait les mieux couvertes par les médias européens. L'esprit sportif se perd, remplacé par la volonté de gagner à tout prix. L'argent a envahi le sport, dont la fonction pédagogique est, c'est le moins qu'on puisse dire, occultée.

Les pays en développement sont de plus en plus enclins à orienter leur jeunesse vers la pratique des sports populaires occidentaux, dans l'espoir de figurer un jour sur les palmarès internationaux. Il y a là un danger potentiel qu'on ne doit pas ignorer, car l'humanité risque non seulement de transmettre à la postérité un patrimoine culturel appauvri, mais aussi de ne plus voir dans le sport qu'une activité lucrative.

**Stephen Caruana
Tarxien (Malte)**

MACHISME

Je vous félicite pour la haute tenue de votre revue et le choix des thèmes, toujours intéressants et bien documentés, bien que j'y sois parfois gênée par un machisme sous-jacent en contradiction avec le discours humaniste de l'UNESCO.

J'ai été outrée par ce machisme dans votre numéro sur les droits de l'homme (mars 1994), où Manfred Nowak, dans un article intitulé «Halte à la torture» (p. 28), reconnaît que certaines formes graves de châtiments corporels prévues par la loi coranique constituent des «traitements cruels et inhumains, assimilables à des tortures», mais estime qu'«en l'état actuel du droit international, il est plus difficile de se prononcer sur l'excision». Il veut bien admettre que «cette pratique traditionnelle occasionne de graves souffrances physiques et morales aux filles et aux femmes qui y sont soumises», mais se borne à exhorter les gouvernements concernés à la «combattre par des mesures dissuasives, notamment au niveau de l'éducation». Devant les protestations des féministes du monde entier, qui dénoncent l'excision des fillettes «comme une forme de torture sexiste» prohibée par le droit international, l'auteur se contente d'expliquer qu'elle représente, «selon nombre d'Africains, une tradition ancrée dans leur culture».

Cette pratique prétendument culturelle n'a jamais compté, et ne comptera jamais, avec l'adhésion libre et lucide d'une bonne majorité — 52% — des populations concernées, les femmes. Ce geste agressif, qui prive la femme de son droit inaliénable au plaisir sexuel, attente à sa vie et à celle de ses enfants, la condamne à la douleur et à l'humiliation, ne vaut guère mieux, au plan moral, que la castration des jeunes chanteurs, la déformation des pieds des femmes en Chine, l'élimination des fœtus de sexe féminin en Chine et en Inde, l'assassinat de jeunes mariées en Inde, l'immolation des vierges chez les Mayas, l'esclavage, le génocide, le viol des femmes dans les villes et en temps de guerre, et beaucoup d'autres actes de violence commis au nom de Dieu et de la bonne conscience. La mesure dissuasive la plus immédiate consisterait pour la communauté internationale à se montrer décidée à ne plus tolérer que les femmes et d'autres éléments vulnérables de la société continuent à être torturés de la sorte.

**Maya Khankhoje
Montréal (Canada)**

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Couverture, couverture de dos, pages 3, 8-9, 9, 11 en haut, 14-15, 15, 16 en bas, 21, 22, 23: **P. Perrin** © G.L.M.R., Paris. Page 2: © **Virginia Ryan Izzo**, Edimbourg. Pages 5, 6: **Fabian** © Sygma, Paris. Page 7: **Kleinefenn** © Sipa, Paris. Page 10 en haut: **D. Guilloux** © Ask Images, Paris. Page 10 en bas: **Archives Nationales du Canada** © G.L.M.R., Paris. Pages 12, 13: © **Frances Dal Chele**, Paris. Page 16 en haut: © **Jacques Ivanoff**, Patani. Page 17: © **R. Bocco**, Genève. Pages 18 en haut, 19 en haut, 24, 31, 41, 43: © **Charles Lenars**, Paris. Page 18 en bas, 19 en bas: **T. Mauger** © MISS International, Paris. Page 19 au milieu, 20: © **R. Jaubert**, Genève. Pages 25, 26, 27, 28: **Brian Moser** © The Hutchinson Library, Londres. Page 29: **Sugar** © Explorer, Paris. Page 30 en haut: **Sistrez** © Ask Images, Paris. Page 30 en bas: **F Varin** © Explorer, Paris. Pages 32-33, 32 en bas: **Arthus Bertrand** © Explorer, Paris. Page 35: **UNESCO-Ines Forbes**. Pages 36, 37: **Gerard Sioen** © Rapho, Paris. Page 38: © **Giraudon**, Paris. Page 42: **S. Cordier** © Explorer, Paris. Page 44 en haut: © **Jean-Loup Charmet**, Paris. Page 44 en bas: © **Jean-Loup Charmet**, Bibliothèque des Arts Décoratifs, Paris. Page 45: © **Jean-Loup Charmet**, Musée Carnavalet, Paris. Page 47: © **Harlingue-Viollet**, Paris. Page 48: **D.R.**

Rectificatif: crédit du tableau *Makandal brûlé vif* de Frantz Zephirin publié à la page 24 du numéro d'octobre 1994 consacré à l'esclavage: © **Carte Segrete**, Rome. Ce tableau fait partie de la Collection Afrique en Créations.

cinémathèque 6

revue semestrielle d'esthétique
et d'histoire du cinéma



Stroheim

Bataille - Eisenstein

Aldrich

Capra

**Parution du numéro 6
10 novembre 1994**

Vente en librairie : 135 F
et sur abonnement (2 numéros) : 200 F
Publié par la Cinémathèque française
et YELLOW NOW, avec le concours du
Centre national des lettres et du
Centre national de la cinématographie
et le partenariat de
la Fondation Crédit Lyonnais.

Revue cinémathèque,
29, rue du Colisée, 75008 Paris.
Tél. : (1) 45 53 21 86.

Photogrammes The Wedding March, E. Von Stroheim, 1926.
BIFI Coll. Cinémathèque française.

**SALON
DE LA
TRADUCTION
ET DE
L'INTERPRETATION
CNIT - PARIS LA DEFENSE**



17, 18 et 19 Novembre 1994

PARTICIPATION

- Associations Professionnelles françaises et étrangères
- Universités
- Grandes Ecoles
- Entreprises de Traduction
- Ministères
- Donneurs d'ordre
- Editeurs
- Librairies spécialisées
- Concepteurs et distributeurs de logiciels
- Concepteurs et distributeurs de matériel pour l'interprétation simultanée

COLLOQUES, DEBATS, TABLES RONDES

- Promotion des métiers de traducteur interprète, terminologue, chercheur.

COMMUNICATIONS

- les marchés et les perspectives nouvelles en traduction
- le rôle des interprètes au sein des conférences internationales
- la création et la gestion des bases terminologiques
- la veille technologique
- problématique de l'indicible dans la traduction littéraire
- les communications internationales entre institutionnels
- la localisation
- rapports entre les entreprises de traduction et les traducteurs
- technologie des laboratoires d'interprétation
- le statut du traducteur, etc ...

SALON PROFESSIONNEL OUVERT AU PUBLIC

Pour réserver votre stand ou recevoir un dossier d'inscription,
contactez **Brigitte PONSART**

Commissaire Général

tél: (1)39 55 38 26 fax: (1)39 66 02 20
52, rue de Glatigny 78150 LE CHESNAY

-Tourne la page, on s'envole.



30 NOV
5 DEC
METRO
MAIRIE DE
MONTREUIL

S E I N E S A I N T - D E N I S

10^e SALON DU LIVRE DE JEUNESSE

A M O N T R E U I L

Seine Saint-Denis
Conseil Général

26 octobre 1994 - 9 janvier 1995

SIÈGES AFRICAINS



Le Tabouret royal, Cameroun
Musée Barbier-Mueller,
Genève.

En présentant plus de 150 sièges africains, cette exposition donne à voir la richesse et l'extraordinaire diversité de ce mobilier : tabourets d'utilisation courante, sièges rituels richement décorés des chefs de tribu, trônes, appuis-dos, chaises d'influence européenne réservées aux patriarches, tabourets à cariatides, etc.

Musée des Arts d'Afrique et d'Océanie

293, avenue Dausmesnil 75012 Paris

Ouvert tous les jours, sauf le mardi, de 10h à 17h15

Catalogue de l'exposition : 224 pages, 300F, coéd. Preste/RMN

Exposition organisée en collaboration avec le *Vitra Design Museum*
et le musée royal de l'Afrique centrale de Tervuren.

 Réunion
des Musées
Nationaux

Vitra Design Museum



NOTRE PROCHAIN
NUMÉRO (DÉCEMBRE 1994)
AURA POUR THÈME:

POLITIQUE ET RELIGION

IL SERA PRÉCÉDÉ D'UN ENTRETIEN
AVEC L'HISTORIEN ALLEMAND

WOLF LEPENNIES